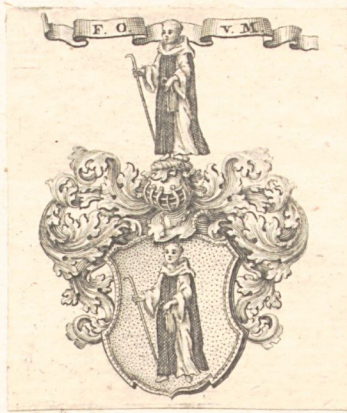




00
14



1745.

Leitzkau



LE ROMAN

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

EN VERS.



P.C.

[Procopé Courbeaux]
et G [Guyot] de
Merville.

B. Nat.

unter Guyot de Merville

Procopé-Conteaux, Michel Cottelli:
Guyot de Marville, Michel:

LE ROMAN ³

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN VERS.

Par M^{rs} P. C. & G. de Merville,

Représentée par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

Angely de la Roche

*Manuscript par H. Houdard
de la Motte*



A C T E U R S.

LE BAILLI,	<i>M. Lelio.</i>
LA BAIÏLLIVÉ,	<i>Mlle Flaminia.</i>
FELICIANE,	<i>Mlle Silvia.</i>
FINETTE,	<i>Mlle Astroldi.</i>
LE CHEVALIER,	<i>M. Rochard.</i>
LE COMTE,	<i>M. Mario.</i>
M ^e BASILE,	<i>M. Belmont.</i>
BASILE,	<i>M. Sticotti.</i>
FRONTIN, Valet du Chevalier,	<i>M. Deheffe.</i>
ARLEQUIN,	<i>M. Carlin.</i>
SCAPIN,	<i>M. Chiavarelti.</i>
LE SYNDIC,	<i>M. Benotti.</i>
LE MAGISTER,	<i>M. Balletti.</i>
UN NOTAIRE,	<i>M. Vincent.</i>
SERGEANT.	

*La Scene est en Normandie , entre un Village
& un Bois.*





ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.



U^{EL} Démon si matin, Monsieur, ne
vous déplaîse,

Pour rêver dans un bois vous force à
vous lever ?

Un lit vaut cent fois mieux, lorsque l'on veut rêver ;
Du moins l'on y rêve à son aise.

LE CHEVALIER.

Paresseux !

FRONTIN.

Hé parbleu, l'on peut ne faire rien,
Monsieur, quand on n'a rien à faire.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour un cœur comme le mien,
L'amour, Frontin, l'amour n'est-il pas une affaire ?

A iij

LE ROMAN;
FRONTIN.

L'amour :

LE CHEVALIER.

Voilà le soin qui m'entraîne en ces lieux ;
Les feuls où je puis voir la Beauté qui m'est chère,
Et songe que déjà sans l'offrir à mes yeux ,
Le sort m'a fait languir une journée entiere.

FRONTIN.

La peste un jour entier ! Mais qu'y gagnerez-
vous ?

Dans ce vaste univers à présent tout sommeille ,
Hors nous deux & quelques Hiboux ,
Quelques Corbeaux , quelques Coucous ,
Dont les voix m'écorchent l'oreille.

Et quel besoin, Monsieur, pour des concerts si doux,
Que votre fol amour en sursaut me réveille ?

LE CHEVALIER,

Que veux-tu , cher Frontin ?

FRONTIN.

Je veux , comme je dois ;
Vous donner des conseils , vous réduire à les suivre.
Je veux que de vos feux la raison vous délivre ,
Et que vous deveniez aussi sage que moi.
Car enfin comparons votre amoureuse extase
Dans un Bois , où deux yeux vous ont trop sçu lier ,
Au sort , dont à Paris , jouit un Cavalier ,

COMEDIE:

C'est-là . . .

LE CHEVALIER.

Suffit ; fais treve au zèle qui t'embrase.

FRONTIN.

Oh par la vertubleu , M^r le Chevalier ,
Puisque je ne dors point , il faut bien que je jase :

LE CHEVALIER.

Hé ne vois-tu pas , cher Frontin ,
Que quoique ta rigueur condamne

Mon amour pour Feliciane ,

Cet amour en effet est un coup du destin ?
Vois combien d'incidens , de traverses , d'obstacles ,

J'ai , pour en venir là , surmontés jusqu'ici.

Penses-tu que le Ciel qui conduit tout ceci ,

Fasse en vain de pareils miracles ?

Veux-tu d'autres garants de cette vérité ?

La rencontre , la circonstance ,

L'invincible ascendant de la nécessité ,

Le bienfait , la reconnoissance ,

De nos cœurs confondus l'entiere intelligence ,

Le raport de leurs feux & leur rapidité ;

Tout ne prouve-t-il pas que votre connoissance ,

Fondement d'un hymen où tend notre espérance ,

Est un rayon , qu'au sein de notre adversité

Fait éclater sur nous la suprême puissance ,

Pour nous conduire au port de la félicité.

A iiij

LE ROMAN;
FRONTIN.

Que c'est bien dit, & que vous faites
De votre amour un joli plan !
Il faut en convenir, vous êtes
Un petit Héros de Roman ;
Et je veux quelque jour crayonner votre histoire,
Mais (& jusqu'à présent j'ai trop lieu de le croire)
Le dénouement n'en fera pas joli.
Vous aimez, qui, Monsieur ! la fille d'un Bailli ?
C'est un égarement qui flétrit votre gloire.
Quoi ! seriez-vous déchû de votre noble orgueil,
Vous, nommé Messire Basile,
Et surnommé le Chevalier d'Ecueil,
Vous, le frere cadet du Comte de Kerile,
Vous, de qui les ayeux ont toujours fait, dit-on,
Fleurir l'honneur du sang Breton ?

LE CHEVALIER.

Hé que fait tout cela, Frontin ? dérogerai-je à
Pour m'allier avec un rôturier ?
Son sang, qu'en mes enfans je dois purifier,
Leur fera-t-il du mien perdre le privilège ?
Non, non, c'est pour ma gloire un triomphe ac-
compli,
Si je puis dans Feliciane
Réparer l'outrageant oubli
Du sort qui la fit paysanne,

Quoique par ses vertus son cœur soit annobli.

FRONTIN.

Ses vertus ! c'est-à-dire en termes véridiques ;
Celles dont votre amour s'embellit à ses frais.

Pour les visions fantastiques
Les Amans semblent être faits.

Leurs yeux éblouis des attraits ,
Où se font allumés leurs feux mélancoliques ,
Sont comme ces verres magiques ,
Qui semblent grossir les objets.

LE CHEVALIER.

Ah , Frontin , de quels dons n'est-elle pas pourvûë !
Je laisse sa figure. En te la présentant ,
Que t'apprendrois-je ? Tu l'as vûë.

FRONTIN.

Pour ce point , il est vrai , j'en suis assez content.

LE CHEVALIER.

Elle est encor plus belle en elle-même,
Constante , envisageant avec égalité ,
Et l'infortune & la prospérité ;
Toujours vraie , & toujours d'une droiture extrême.
Aux plus beaux sentimens s'élevant sans fierté ,
Sage , non par l'honneur qu'on trouve à le paroître ,
Non , par le frein des Loix en secret combattu ,
Mais par le doux plaisir de l'être ,
Et par amour pour la vertu ,

10 L E R O M A N ,
C'est ce motif puissant , c'est ce juste mobile ;
Qui d'un cœur innocent & d'un esprit docile ,
Des folles passions bannissant le poison ,
Fait que pour son bonheur la Nature épurée
 Regne dans son ame éclairée
Par le flambeau de la raison.

F R O N T I N .

Si c'est là son portrait , vous êtes très-louable
De lui cacher quel sang vous a donné le jour.
Elle vous blâmeroit sans doute d'un amour ,
Qui pour vous & pour elle est si peu convenable ,
 Car , Monsieur , encore une fois
 Mais , Ciel ! qu'entens-je ? quel tapage !
 (*On entend un cliquetis d'épées.*)
 Quelqu'un feraille dans le bois.

L E C H É V A L I E R .

Que vois-je ! un homme seul est attaqué par trois !
Il faut de ce péril que mon bras le dégage.

S C E N E II.

F R O N T I N .

V Oilà par quels objets son cœur est remué ;
 Le péril a pour lui des charmes.
Avec quelle allégresse au milieu des allarmes

Etourdîment il s'est rué !
 Ah ! dans de semblables vacarmes ,
 Quel bonheur que je sois sans armes ,
 Car je tuerois ou je serois tué
 Mais leurs ennemis sont en fuite ,
 Et de tout embarras , grace au Ciel , je suis quitte.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE,
 FRONTIN.

LE COMTE.

EN quels termes , Monsieur , pour un si grand bienfait ,

Mon cœur peut-il vous rendre grace ?

LE CHEVALIER.

Il n'en est pas besoin , Monsieur , je n'ai rien fait
 Qu'un autre n'eût fait à ma place.

LE COMTE.

Avant qu'un soin pressant me force à vous laisser
 Daignez , Monsieur , m'apprendre , je vous prie
 Le nom du galant homme à qui je dois la vie.

LE CHEVALIER.

A votre tour , Monsieur , daignez m'en dispenser,

LE ROMAN,
LE COMTE.

Soyez moins réservé ; faites - vous violence ;

LE CHEVALIER.

Cessez sur ce point-là , Monsieur , de me presser,
D'importantes raisons m'imposent le silence.

LE COMTE.

Je n'insisterai point. Mais j'espère qu'un jour,
Il vous sera permis de vous faire connoître.

De ces lieux devenu le maître,
Dans deux heures au plus je serai de retour.
Je vais enfin rejoindre une épouse fidelle,
Et réhabiliter des nœuds,
Dont j'ai pour gage, aussi bien qu'elle
Une fille qu'à tous les yeux

On a cachée avec tant de prudence,
Qu'à vingt ans elle-même ignore sa naissance,
Je suis le Comte d'Ormilly ;

Et si dans l'embaras dont vous faites mystère,
Mon crédit vous est nécessaire,
Vous pouvez faire agir la femme du Bailli.

FRONTIN, *à part.*

Ma foi, les deux feroient la paire ;

LE COMTE.

Le chagrin de partir, Monsieur, si brusquement
Est adouci par l'esperance
De revenir incessamment

Vous marquer ma reconnoissance :
 Heureux , si je parviens par mon attachement,
 A mériter l'honneur de votre bienveillance.

LE CHEVALIER.

Vous me charmez , Monsieur , & je voudrois pouvoir ,

Par mon zèle & ma déference ,
 Payer une amitié , dont le flateur espoir
 Déjà de mes chagrins calme la violence.

LE COMTE.

Adieu , Monsieur , jusqu'au revoir.

SCENE IV.

LE CHEVALIER. FRONTIN,
 FRONTIN.

J'Avois bien raison tout à l'heure
 De vous qualifier un Héros de Roman ,
 J'admire vos Exploits , & je crois ou je meure ,
 Que vous avez un talisman ;
 Heureux s'il eût charmé le Comte votre Frere ,
 Et la Marquisé votre mere ,
 De qui l'aveugle haine à tort vous exila ,
 Vous donnant seulement , pour vous tirer d'affaire ,
 Vingt mille écus , & moi , qui vauz cet argent-là.

Un mois s'est écoulé depuis cette rupture ;

Et déjà, Monsieur, vous voilà

A votre troisième aventure.

D'abord en galopant & par monts & par vaux ;

Le Démon des combats à vos regards presente

Dans un carosse à six chevaux

Une Dame pâle & tremblante

Qu'au milieu de ses gens, par la peur suffoquée ;

Prétendoient enlever trois Cavaliers masqués.

Aussi-tôt en vrai Don-Quichotte,

Qui s'est mis dans l'esprit que la Gloire l'attend ;

Vous volez, je vous vois plaignant votre marote

Tantôt battu, tantôt battant,

Vous tirez plusieurs coups, vous poussez mainte

botte,

Et vous en essuyez autant ;

Le tout sans aucun mal pourtant.

Pour comble de bonheur par la Maréchaussée

Enfin la victoire est fixée.

Deux de vos ennemis se sauvent effrayés.

L'autre est blessé, fait, couché sur la poussière ;

Mais son masque tombe à vos pieds ;

Et l'on reconnoît votre frere,

A cet objet qui glace nos cœurs & le sien ;

Nous fuyons à bride abatuë,

Sans sçavoir quelle est l'inconnuë ;

Que vient de délivrer votre bras & le mien.

LE CHEVALIER.

Voilà comme souvent pour le bien qu'on veut faire

On ne recueille que tourment.

Ce singulier événement

N'a fait que redoubler la haine de mon frere.

FRONTIN.

La peur de son trépas, qu'il a trop mérité,

Et d'un procès pour vous peut-être aussi tragique,

Vous oblige de fuir toute société;

Et dans ce Bois, par mon crédit unique,

De mon plus cher parent la demeure rustique

Vous procure un azile & l'hospitalité.

Nous pensions être en paix. Point; un diable héroï-

que

A juré de troubler notre tranquillité.

Un beau jour des cris lamentables

Dans le bois entraînent vos pas;

Et vous y rencontrez un tendron plein d'apas,

Que poursuivoit un loup des plus épouvantables;

Qui vouloit sans façon en faire un bon repas,

Malgré ses charmes respectables,

Dont il ne s'embarassoit pas.

Tout à coup échauffé d'un couroux légitime,

Et des torts féminins zélé réparateur,

Vos mains arrachent la victime

Des dents du Sacrificateur:
 Sur vous alors il se jette de rage,
 Mais vainement, & bientôt foudroyé
 Des efforts de votre courage,
 Le Sacrificateur tombe sacrifié.

Le malheur de cette conquête;
 Monsieur; je le dis entre nous,
 C'est que si vous avez triomphé de la bête,
 La fille a triomphé de vous.

Ce matin vous troublez mon somme;
 Pour venir dans ce bois rêver profondément,
 Et vous y conservez les jours d'un galant homme;
 Qui de vous, ni de moi n'est connu nullement,
 Et qui ne sçait pas seulement
 De quelle façon l'on vous nomme.

Si vous continuez, par ma foi les Richards,
 Les Amadis, les Rolands, les Bayards,
 Et les quatre fils Aimon même,
 Ces braves & pieux Chevaliers,
 me paroîtront pas, quoiqu'au fond je les aime,
 Dignes d'être vos Ecuyers.

LE CHEVALIER.

D'autres que moi, Frontin, pouroient dans tes
 peintures

Trouver de quoi se divertir.
 Mais à quel propos m'endormir

Du

Du récit de mes aventures ?

FRONTIN.

Oh, je vous ai promis de jaser , je le fais :
D'ailleurs, je vous l'ai dit, j'écrirai votre histoire ;
Et je vous entretiens de vos gestes & faits ,
Pour les graver dans ma mémoire.

LE CHEVALIER.

Si le don de jaser est pour toi si flatteur ,
Entretiens-moi de la Beauté que j'aime.....
Mais qu'aperçois-je , & quel bonheur
Si matin dans ces lieux la conduit elle-même ?

S C E N E V.

LE CHEVALIER, FELICIANE,
FINETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

QUE votre vuë en ce moment ,
Après un si long tems qu'il m'a fallu l'attendre ;
M'a causé un transport vif & tendre !
Quel contretems hier m'a si cruellement
Enlevé le plaisir charmant
De vous voir & de vous entendre ?....
Mais quel nuage obscurcit vos beaux yeux ,

B

Feliciane ? ... Hélas ! ... dissipez mes allarmes :

FINETTE.

Si nous fumes hier absentes de ces lieux,

Ce jour . . . Cessez , Monsieur , d'en regretter les charmes ,

Ce jour fut un jour odieux ,

Et ma sœur avec moi l'a passé dans les larmes.

LE CHEVALIER , *à Feliciane.*

Qui , vous , à ce discours mes esprits confondus...

Parlez... quel malheur ?.. quel outrage ?..

FELICIANE.

Ah , Monsieur , nous sommes perdus.

FRONTIN , *à part.*

Bon , fort bien , voici quelque orage :

LE CHEVALIER.

Nous perdus ! Hé comment ?

FINETTE.

On va la marier :

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ?

FRONTIN.

O Ciel ! (*à part.*) je te rends grâce :

LE CHEVALIER.

Ah ! vainement ce malheur nous menace ;

Et mon amour peut y remédier...

Mais quel est ce Rival à mes vœux si contraire ?

FINETTE.

C'est un nommé Basile, un filleul de mon pere,
 Qui se prévaut de son appui,
 Et doit de l'Amérique arriver aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

Basile!

FRONTIN, *bas à Finette.*

Pour Mademoiselle

Tous les Baziles sont donc faits,
 Car c'est ainsi que mon Maître s'appelle.

LE CHEVALIER.

Non, je ne souffrirai jamais
 Que l'on porte à mon cœur cette atteinte mortelle
 Il faut que votre pere, informé de nos feux,
 Finisse nos tourmens & comble tous nos vœux.

FELICIANE.

Inutile démarche, esperance frivole!

C'est sans fruit nous trahir tous deux,
 Mon pere à son filleul a donné sa parole.

LE CHEVALIER.

Il la retirera,

FINETTE.

Ne vous en flattez point,
 Opiniâtre au dernier point,
 Jamais de sentiment il n'a changé, je pense.
 S'il daigne déclarer quelle est sa volonté,

B ij

Il croit juger à l'audience ;
 Et tout ce qu'il a dit , doit être exécuté
 Mot à mot comme une sentence.

Ma mere , contre un nœud par mon pere arrêté,
 Bataille cependant de toute sa puissance.

FRONTIN.

Sur ce pied , rien n'est fait , pourvû que sans quar-
 tier

Votre mere . . .

FINETTE.

Ma mere est une pauvre femme ;
 Elle ne sçait pas son métier,
 Et tout notre sexe l'en blâme.
 Mais mon pere a sur elle un si fort ascendant ;
 Que pour peu que sa voix s'éleve ,
 Ma mere , qui toujours , & dans chaque incident ;
 Commence mieux qu'elle n'acheve ,
 Fait le plongeon , quoiqu'en grondant.
 Ainsi tout va chez nous. Oh dame ;
 Ce n'est pas comme ailleurs ; je vous l'ai déjà dit.
 Il est le maître , il gronde , il contredit.

FRONTIN.

Fi , c'est empieter sur les droits de sa femme.

LE CHEVALIER à *Finette*.

Hé bien , si vous vouliez pour lui donner du cœur,
 De notre amour lui donner connoissance.

FINETTE.

L'avis est excellent ; mais il faut que ma sœur
Se charge de la confiance.

Elle peut tout sur elle ; & moi , de mon côté
Je vais tâcher de convertir mon pere ;

Car je suis son enfant gâté ,

Comme ma sœur l'est de ma mere.

FELICIANE.

Je veux bien lui parler. Je ne rougirai point

D'une tendresse qu'a produite

Et ma reconnoissance & tout votre mérite.

Mais je crains que sur un tel point

Quel que soit le pouvoir de ce nouveau mobile ,

Ma mere ne se donne une peine inutile

Au trop tendre amour qui nous joint.

Hélas ! pourquoi faut-il , quand d'un bras salutaire

Vous m'avez dans ce bois rendue à la lumiere ,

Que l'amour sur nos cœurs ait étendu ses coups ?

Et de quoi sert à mon ame attendrie

Que vous m'avez sauvé la vie ,

Si je ne puis la passer avec vous ?

LE CHEVALIER.

Hé quoi ! se pourroit-il , lorsque votre tendresse

De vos jours conservés est le prix le plus doux ,

Que votre main , de l'ardeur qui me presse ,

Ne devînt point un prix dont je suis si jaloux.

B iij

Ah ! dans le désespoir où mon ame se livre ;
 N'en doutez point , je cesserai de vivre ,
 Si je ne puis vivre pour vous.

FRONTIN , *à part.*

Ah ! je me sens le cœur tout sans dessus dessous.

FINETTE.

Je ne vous conçois point , quelle erreur vous possède ,

Quoi ! vous perdez ainsi de précieux instans ?
 Le mal n'est pas venu ; le chagrin le précède ,
 Mais c'est bouleverser , lorsqu'ainsi l'on procede ;
 L'Ordre des choses & des tems

Affligez-vous après ; d'accord & je l'entends ;
 Mais avant courez au remede.

LE CHEVALIER.

Votre sœur a raison. Allons , mon cher Frontin ,
 De mille expédiens ton génie est la source
 Procure-moi quelque ressource ,
 Qui fasse à notre gré changer notre destin.

FRONTIN.

J'y consens. Voyons donc ce que nous pouyons faire.

FINETTE.

Je vois venir là-bas & mon pere & ma mere ,
 Partons.

FELICIANE.

Adieu , Monsieur. Il faut nous séparer.

COMEDIE. 23
LE CHEVALIER.

Non, nous nous retirons. Vous pouvez demeurer,
Vous, spirituelle Finette,
Prenez mes intérêts, consolez votre sœur...
Feliciane, adieu. Que le trouble où me jette
Notre disgrâce & ma retraite,
Vous montre quel pouvoir vous avez sur mon cœur.

SCENE VI.
FELICIANE, FINETTE.

FINETTE.

MA sœur, en ce moment j'invente un stratagème.
Comme votre futur de ses jours ne vous vit,
Je ne pense pas qu'il vous aime.
Je veux vous supplanter. Le tour est plein d'esprit.
Je mettrai mon plus bel habit,
Des mouches, des rubans, du fard même.
J'oubliois le meilleur; je mettrai des pompons.
Je lui prodiguerai l'art des minauderies,
Je roulerai sur lui des petits yeux fripons,
Je l'aiguillonnerai de mille agaceries.
Quant à vous, faites-lui le plus mauvais accueil,
Affectez un air gauche, un entretien maussade.

B iij

Soyez brusque avec honte, & sotte avec orgueil;
Jaunissez-vous le teint, feignez d'être malade,

Et coiffez-vous en battant l'œil.

Il vous détestera, j'en donne ma parole.

Il faudra qu'il m'adore, & j'en fais mon mari.

FELICIANE.

Ah, ma sœur, que vous êtes folle !

FINETTE.

Oh, paix, taisons-nous, les voici:

S C E N E V I I.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

FELICIANE. FINETTE.

LE BAILLI.

AH, vous voilà, M^e la pleureuse.

Retournez au logis, allez vous préparer

Aux transports d'un époux qui doit vous rendre
heureuse,

(*bas à Finette.*) Tu viens de la bien chapterer?

FINETTE.

Oh, je vous en répons.

LE BAILLI.

L'aimable enfant !



COMEDIE:
FELICIANE, *bas.*

25

Ma mere ,

Ayez pitié de moi.

LA BAILLIVE, *bas.*

Va, va, laisse-moi faire.

Du péril que tu cours je saurai te tirer.

SCENE VIII.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

LE BAILLI.

OR fus, ma chere & douce femme,
Puisqu'en ce jour l'esprit de contradiction
Vous fait à cet excès, pour le bien de votre ame,
Savourer le ragout de l'altération,
Grondez, je le permets; ce lieu vous favorise,
Nous voilà dépêtrés de voisins & d'enfans;
Mais ailleurs je vous le défends.
C'est un mauvais exemple, & cela scandalise.
Ça voyons donc quelle raison,
Quand je veux dans cette journée
Unir Basile avec ma fille ainée,
Vous fait trouver mauvais ce que j'ai trouvé bon.

Mais vous-même, Monsieur, quel motif vous engage

A faire un pareil mariage ?

LE BAILLI.

Je vous satisferai, quand vous prendrez ce ton,
primò. J'eus tant à cœur d'unir nos deux familles,
Qu'au compere Basile, alors qu'il expiroit
Pour son fils au berceau je promis de mes filles

La première qui me viendrait ;

Or vous sçavez que les paroles,

Dont on s'enchaîne en faveur des mourans,

Ne font pas des liens frivoles,

Tels qu'on se les figure à l'égard des vivans.

Et cette promesse sacrée

Je l'ai depuis, chez lui, comme chez nous,

A mon petit Filleul, cent fois réitérée,

En le faisant danser sur mes genoux.

Je suis homme d'honneur ; j'abhorre les bassesses ;

Je l'ai promis & je le tien.

LA BAILLIVE.

Mais M^r mon mari, ces sortes de promesses

Dans le fond n'engagent à rien.

LE BAILLI.

N'engagent à rien ? Ciel ! est-ce une chose honnête,

Pour un Magistrat tel que moi,

De tromper, d'être injuste, & de trahir sa foi?
 Vous me faites dresser les cheveux à la tête.

secundò. . . .

S C E N E IX.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. LE
 SYNDIC. LE MAGISTER.

LE SYNDIC.

Monsieur le Bailli,
 Nous vous venons tous deux, comme à notre re-
 fuge,
 Annoncer. . . .

LE BAILLI,
 Apprenez, Syndic trop impoli,
 Que ce n'est pas ainsi que l'on aborde un Juge.
 Si vous avez le tems de me parler,
 Je n'ai pas, moi le tems de vous entendre;
 Et comme il vous faudroit peut-être trop attendre,
 Autant vaut-il vous en aller.
 J'ai dit.

LE SYNDIC, *bas au Magister.*
 Paix, il gronde sa femme,
 Ne l'interrompons point.

LE ROMAN;
LE MAGISTER, *bas.*

Cela seroit infâme;

LE SYNDIC.

A votre aise, Monsieur. Nous allons cependant
Nous promener, en attendant
Que vous ayez congédié Madame.

LE BAILLI.

Fort bien.

SCENE X.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

LE BAILLI.

*S*ecundè je reviens

A l'exposé de mes moyens)

Bazile est honnête homme & d'un mérite rare;

LA BAILLIVE.

Comment le sçavez-vous? depuis vingt ans & plus
Que d'une mer sans fin l'espace nous sépare,

Vous ne vous êtes jamais vûs.

LE BAILLI.

Comme vous raisonnez! est-ce sur le visage

Qu'un Juge envers quelqu'un rend ses conclusions?

Sachez que l'on connoît l'ouvrier par l'ouvrage,

Et l'homme par ses actions,

SCENE XI.

LE BAILLI. LA BAILLIVE. FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

AH! qui font ces gens-là? Cachons-nous, & voyons.

LA BAILLIVE.

Qu'a donc fait de si beau ce filleul?

LE BAILLI.

Des merveilles;

Dont le détail ravit l'esprit & les oreilles.

Emmené par son oncle à l'âge de cinq ans;

Il quitte son pays, ses amis, ses parens,

(Suivez-moi, la matiere est ample)

Il va d'un bout du monde à l'autre extrémité;

Avec une docilité

Qui, je crois, n'eut jamais d'exemple.

Tous le plaignoient; lui seul ne se plaignoit de rien.

Nul chagrin, pas la moindre allarme.

Car j'y pris garde, & je m'en souviens bien,

Il ne versa pas une larme:

Marque d'un cœur qui n'est point apprenti

A sçavoir prendre son parti.

Aux Indes , de quel soin le croyez-vous avide ?

D'être de fots amis le flateur & l'agent ?

Ou des Beautés du lieu l'admirateur stupide ?

Non , il amasse de l'argent ;

Preuve qu'il s'attache au solide.

Cependant se voit-il soixante mille francs ,

Qu'en louis il m'écrit qu'il rapporte comptans ;

Il n'en cherche pas davantage.

Il sçait donc se borner ; il est donc homme sage.

Aussi ne va-t-il pas les manger dans Paris ,

Ville où la mode veut que l'on brille à tout prix :

Il vient les conserver au sein de son village ,

Où le bien nécessaire est le seul bien permis :

Et c'est encore un témoignage

Qu'il est bon citoyen , & chérit son pays :

Mais ce qui plus encor flate & charme mon ame ,

C'est que dans sa fortune il se souvient de moi ,

Et qu'enfin réclamant ma parole & ma foi ,

Il veut que tout de bon ma fille soit sa femme.

Il ne s'informe point du tout

Si la future est laide ou belle ,

Douce , ou pleine d'humeur , laide ou spirituelle ,

C'est ma fille , il suffit , il la croit de son goût.

De cela je conclus , (car je dois m'y connoître ,

Et le portrait est ressemblant)

Que mon filleul Basile est un homme excellent ,

Et je dirois parfait, si l'homme pouvoit l'être.

LA BAILLIVE.

Je le veux. Mais enfin ce n'est qu'un Villageois.

Un tas de Payfans compose sa famille,

Et d'un Bailli Feliciane est fille.

Vous pourriez faire un meilleur choix.

LE BAILLI.

Ah, ah! cette alliance à vos yeux paroît mincé,

Parce que je suis bon bourgeois?

Vous verrez qu'il faudra que je lui donne un
Prince.

LA BAILLIVE.

Un Prince! ... Non pas, mais je crois...

LE BAILLI.

Quoi donc? un Seigneur de Province?

LA BAILLIVE.

Pourquoi non?

LE BAILLI.

Un tel gendre aime à donner la loi

À son très-honoré beau-pere.

Chez moi je ne veux point d'autre maître que moi.

Ces Messieurs qui, guindés dans leur gentilhom-
miere,

Pour nous autres Robins se piquent de mépris,

Pensent qu'il est moins noble & d'un moins digne
prix

D'entendre la justice & de sçavoir la faire ;
 Que de tuer de timides perdrix ,
 Ou de rosser avec esclandre
 De pauvres Payfans qui n'osent se défendre :
 Tandis que sur le grand chemin
 Leurs femmes font lier & le foin & la paille ,
 Ou vont , la baguette à la main ,
 Dans une basse-cour régenter la volaille.
 Pour ma fille le beau mari !

Fy. *Si vis nubere* , dit-on , *nube pari*.
 Basile est son égal ; *ergo* je le préfère.
 En lui je n'aurai point un gendre impertinent ,
 Et j'en ferai mon Lieutenant ,
 Ainsi que l'étoit feu son pere.

LA BAILLIVE.

Mais Basile , Monsieur , n'a point étudié :

LE BAILLI.

Je suffis pour lui tout apprendre ,
 Il fera mes extraits ; il n'aura qu'à m'entendre.
 Je veux que son esprit , sur le mien copié ,
 Se forme à la Justice en me la voyant rendre.

LA BAILLIVE.

Prenez garde , en jugeant ces nœuds bien assortis ,
 De faire un pas de clerc , je vous en avertis.

LE BAILLI.

Un pas de clerc ! Qui , moi ? quels termes ! quelle idée !

Quand

Quand des Sentences que je rends
 On n'en a jamais vû depuis plus de trente ans,
 Une seule annullée, infirmée, amendée.
 Ma femme, vous blessez le respect qui m'est dû ;
 Et je vous impose silence.
 Le trait que sans raison votre audace me lance,
 Ne fera que hâter ce que j'ai résolu.

SCENE XII.

LE BAILLI, LA BAILLIVE, LE
 SYNDIC, LE MAGISTER,
 FRONTIN, *qui écoute.*

LE BAILLI:

MONS le Syndic ?

LE SYNDIC:

Pardon de notre ctourderie ;
 Monsieur. Mais s'il faut croire un fidèle rapport ;
 Le Seigneur du Village est mort.
 Son Bien tombe à la sœur, qui, dit-on, se marie
 A quelqu'un qui d'ailleurs, ainsi que je l'entends ;
 Est déjà son mari depuis plus de vingt ans.

LE BAILLI:

Quel galimatias est-ce là je vous prie ?

C

LE ROMAN,
LE MAGISTER.

On nous a dit encore qu'ils viendront tout d'un
tems

Prendre possession de cette Seigneurie.

LE BAILLI.

Que m'importe ?

LE SYNDIC.

Il faudra pour leur réception

Mettre les Habitans en haye & sous les armes.

LE BAILLI.

Ce soïn-là vous regarde, il a pour vous des charmes,
Mais il est au-dessous de mon attention.

LE MAGISTER.

Monsieur, pour leur montrer l'excès de notre zèle,
J'ai conçu le projet d'un divertissement,
Et je viens l'exposer à votre jugement.

LE BAILLI.

Mons le Magister, bagatelle,

Et plus grande què l'autre encor ?

Allez, *de minimis*. . . .

LE MAGISTER.

Quoi ?

LE BAILLI.

Non curat prætor.

Lorsqu'ils viendront, j'irai leur faire une harangue
A la tête des Habitans.

Ils peuvent arriver. Un quart d'heure de tems
Suffit pour préparer mon esprit & ma langue.
Mais pour être prêts, vous, ce n'est pas trop d'un
jour.

Allez, & laissez-moi; c'est assez, hors de cour.

(Ils sortent.)

SCENE XIII.

LE BAILLI. LA BAILLIVE.

FRONTIN *qui écoute.*LA BAILLIVE, *à part.*

Quelle heureuse nouvelle! (*haut*) En cette cir-
constance,

Mon mari, par respect, vous devez différer

L'hymen dont il s'agit, & pour le célébrer,

Attendre que de leur présence

Nos Seigneurs puissent l'honorer.

LE BAILLI.

Fort bien! Nous [y voilà! que d'esprit! quelle
trame!

Oh, pour le coup vous oubliez

Que nous sçavons lire dans l'âme

Des coquins les plus fins & les plus déliés.

C ij

LE ROMAN,

Je vous entends, ma chere femme,
 Vous pensez, pour avoir été
 Femme de chambre de Madame,
 Que vous m'accablerez de son autorité.
 Mais vous vous repaillez d'un espoir inutile.
 Pour hâter un hymen, dont je ne démords pas,
 Je vais dresser le contrat de ce pas,
 Et le faire approuver par M^e Basile.
 Voyez où j'en serois, si j'étois moins habile.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

LA BAILLIVE. FRONTIN, *qui écoute.*

LA BAILLIVE.

Patience ; s'il veut en venir aux effets ;
 Par un dernier ressort renversons ses projets.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

FRONTIN.

Pauvre Noblesse, un fat vous hait & vous mé-
 prise....

Il faut donc étouffer la résolution
 Qu'avec mon Maître j'avois prise
 D'instruire le Bailli de sa condition.

SCENE XVI.

FRONTIN, ARLEQUIN. SCAPIN.

ARLEQUIN.

ENfin je vous revois, confins de Normandie,
 Lieux fortunés, où j'ai reçu le jour.
 Charmans petits oiseaux, célébrez mon retour.

FRONTIN.

Ce minois, plus je l'étudie,
 Me paroît ressembler à celui d'Arlequin:

ARLEQUIN *appercevant Frontin.*

Que vois-je ! me trompé-je ?

FRONTIN.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Cher Frontin

FRONTIN.

En ton pays quel bonheur te ramene ?
 D'où viens-tu ?

C iiij

LE ROMAN,
ARLEQUIN.

Du Mississipi,

Où pour contrecarrer la Justice inhumaine,
La Cour m'avoit nanti d'un fort joli domaine.

FRONTIN.

Je t'entends. Voila donc ton honneur recrepi;
Mais quel est-ce grand escogrife?

ARLEQUIN.

Un ami de voyage, un bon Napolitain
Débarqué dans Quebec à bord d'un Brigantin,
Ayant bon pied, bon œil, & surtout bonne griffe.

SCAPIN.

Monseigneur!

ARLEQUIN.

En fourberie un enragé lutin.

SCAPIN.

Ah, Monseigneur! sur ma foi, c'est outrer la louange,
Et vous me confusonnez.

FRONTIN.

Vous savez donc fourber?

SCAPIN.

Ah!

FRONTIN.

Tant mieux; vous venez

Exprès pour me tirer d'un embarras étrange

ARLEQUIN.

Scapin, il faut l'aider; c'est mon meilleur ami.



COMEDIE.
SCAPIN.

39

Volontiers.

FRONTIN.

Il s'agit de tromper le Bailli.

ARLEQUIN.

Qui ? le Bailli ! j'en suis. C'est de sa bienveillance

Que j'ai reçu l'honneur d'être Mississipien ;

C'est un honnête homme, il faut bien

Lui prouver ma reconnoissance.

FRONTIN.

Mon Maître aime sa fille, & ce vilain Bailli,

Par un maudit caprice à vaincre difficile,

Lui destine un autre mari.

ARLEQUIN.

Je le sçais.

SCAPIN.

Je le sçais aussi.

Il veut la marier avec M^r. Basile.

FRONTIN.

Qui diable vous l'a dit ?

SCAPIN.

Lui

FRONTIN.

Vous le conoissez ?

ARLEQUIN.

J'ai les sens ençore oppressez

C iiii

LE ROMAN,

De sa conversation fade.

SCAPIN.

Nous sommes arrivés dans le même vaisseau.

FRONTIN.

Hé qu'avez-vous fait de ce beau camarade?

ARLEQUIN.

Il est fort loin d'ici resté dans un Hameau,

Où nous l'avons laissé malade.

FRONTIN.

C'est fort bien fait, vraiment, & nous aurons ainsi

Tout le tems de nous reconnoître.

SCAPIN.

Vous voulez lui ravir la fille du Bailli,

Pour la donner à votre Maître?

FRONTIN.

Juste.

ARLEQUIN.

Cela s'entend.

SCAPIN.

Fort bien !

FRONTIN.

Vous deux & moi,

Cherchons donc quelque stratagème

SCAPIN.

J'y songe.

ARLEQUIN.

Nous comptons sur toi.

COMEDIE.

41

FRONTIN.

Cherche aussi.

ARLEQUIN.

Soit ; fais-en de même.

SCAPIN.

Votre Maître est-il aimé ?

ARLEQUIN.

Quoi ?

SCAPIN.

Paix , paix.

FRONTIN.

Si sa Maîtresse l'aime ?

Sans doute.

SCAPIN.

Tant mieux . . . Un moment

ARLEQUIN *à part.*

Je vois un embarras extrême.

SCAPIN *à part.*

J'entrevois quelque chose.

FRONTIN.

Hitem !

SCAPIN.

Mais confusément ;

ARLEQUIN.

Ouvre , ouvre bien les yeux.

SCAPIN.

L'objet à mon œil sombre

42 LE ROMAN,
Est comme un feu follet qui voltige dans l'ombre.

FRONTIN.

Courage

SCAPIN, *à part.*

Justement

ARLEQUIN.

Hé bien ?

SCAPIN.

Jen'y suis point ,

FRONTIN.

Tant pis.

ARLEQUIN.

L'animal !

SCAPIN.

Patience,

FRONTIN.

Rêvons.

SCAPIN *à part.*

Oui.

ARLEQUIN *à part.*

Non.

FRONTIN *à part.*

Mauvais moyen

SCAPIN *à part.*

Jem'égare,

FRONTIN *à part.*

Jenrage.

COMEDIE.

43

ARLEQUIN.

Ah, ma foi, je le tien.

FRONTIN.

Est-il possible?

SCAPIN.

En conscience?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est?

SCAPIN.

Dis.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien.

SCAPIN.

Le butord.

FRONTIN.

Voulez-vous m'en croire?

Allons y réfléchir chez-moi le verre en main.

ARLEQUIN.

Bon!

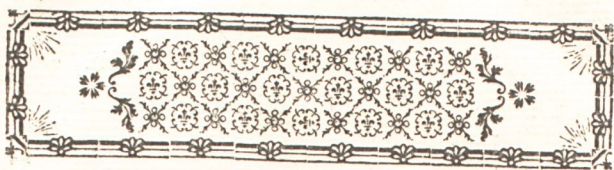
SCAPIN.

Bien dit, mon esprit s'éguise dans le vin.

ARLEQUIN.

Moi, je suis propre à tout lorsque l'on me fait boire.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER. FRONTIN.
ARLEQUIN. SCAPIN.

LE CHEVALIER.

NOn, je ne puis goûter votre projet,
Et vous prenez une peine inutile.

▲ mille contretens je sens qu'il est sujet ;

FRONTIN.

Quand il en produiroit dix mille,
Vos vingt mille écus seuls en détruiront l'effet.
Et dût-il survenir encor quelques obstacles,
Ces deux Messieurs sont gens à faire des miracles.

Ce brave homme * intrigant parfait,
▲ sur un Brigantin appris son art suprême.
Pour lui ** si vous scaviez de quel péril extrême

* *Montrant Scapin.*

** *Montrant Arlequin.*

Il a sçû se tirer, quoique pris sur le fait!

Le Juge, le Juge lui-même

En a paru tout stupéfait.

LE CHEVALIER.

Mais quand on ne pourroit pénétrer ce mystère,

Je ne sçaurois enfin me résoudre à mentir.

SCAPIN.

Quoi Monsieur, vous aimez, & le scrupule austere

A votre esprit se fait sentir?

ARLEQUIN.

Votre délicatesse est une maladie.

FRONTIN.

Aux loix de ce pays, Monsieur, vous dérogez,

Respectez l'usage, & songez

Que vous êtes en Normandie.

LE CHEVALIER.

C'est un mal de plonger les autres dans l'erreur,

C'est l'effet du mensonge, aussi l'ai-je en horreur.

FRONTIN.

Oui-dà; lorsqu'en trompant les autres,

Le mensonge leur nuit, c'est un mal; j'en conviens;

Et mes sentimens sont les vôtres.

Mais en tout autre cas, Monsieur, je vous soutiens,

Que le don de mentir, loin que ce soit un crime,

Est souvent nécessaire & même légitime.

Hé quel est s'il vous plaît, l'homme qui ne ment
point?

Consultez en tous lieux l'usage sur ce point ;

Il est & doit être unanime.

S'il falloit que toujours on dît la vérité ,

Où seroit la société ?

Verroit-on les femmes entr'elles

Se faire tant de complimens ?

Pourroit-on à la Cour s'épuiser en serment ,

Pour des amitiés éternelles ?

SCAPIN.

Proscrire le mensonge ! Ah, Monsieur, dans ce
tems

C'est presque à l'Avocat couper net la parole.

C'est réduire un procès à moins d'un demi rôle ,

C'est ruiner les Procureurs.

ARLEQUIN.

Que deviendroient tous les faiseurs d'histoires

Et d'Epitres dédicatoires ,

Et l'éloge des grands Seigneurs ?

FRONTIN.

Ne faut-il pas, d'un ton qui paroît véritable ,

Louer des Financiers l'air fin , noble , engageant ?

Sans cela pourroit-on être admis à leur table ,

Et leur emprunter de l'argent ? ...

Après tout, c'est vous seul que l'affaire interesse ,

Voyez si vous voulez la rompre , ou la finir.

ARLEQUIN.

Gardez, Monsieur, gardez votre délicatesse ,

Basile qui va revenir,
Epoufera votre maîtresse!

SCAPIN.

Sans doute.

LE CHEVALIER:

Mais enfin que dira-t-on de moi,
Si quelque contretens trahit notre entreprise?

FRONTIN.

Qu'avec esprit, Monsieur, c'est travailler pour soi,
Et que la ruse en amour est permise.
Au fond, qui peut se plaindre? A qui fait-on du tort?
Le Bailli même y gagne, & je me trompe fort,
S'il n'est charmé de la méprise.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'en ceci personne n'est lezé;
Et qu'il n'est rien d'ailleurs de plus pur que mes
vues

Soit, je me rends.

FRONTIN.

Fort bien. Pour rendre tout aisé,
Les leçons d'Arlequin maintenant vous sont dûes.

ARLEQUIN.

Non, non, expédions. Peste! je me souviens,
Qu'il n'est autour de la chaumière,
Où Basile est sur la litière,
Ni Médecins, ni Chirurgiens;

Il pourroit guerir vite, & nous rompre en vièrre,

FRONTIN.

Il a parbleu raison.

SCAPIN.

Le drôle n'est pas sot.

LE CHEVALIER.

Allons tout préparer.

FRONTIN.

Je vois venir Finette.

Partez. Défiez-vous de sa langue indiscrete,

Et laissez-moi lui dire un mot.

SCENE II.

FRONTIN. FINETTE.

FINETTE.

T On maître me fuit, ce me semble

FRONTIN.

Oh point; mais nous avons des affaires ensemble;

Et pour le retrouver, je ne fercis qu'un faut

Pardonnez-le-moy, je vous prie.

Ce que je puis vous dire en hâte, c'est qu'il faut

Qu'à Bazile aujourd'hui votre sœur se marie.

FINETTE.

A Bazile?

FRONTIN.

FRONTIN.

Et tout au plutot.

FINETTE.

Parlez-vous tout de bon?

FRONTIN.

Tout de bon je vous jure

FINETTE.

M^r. Frontin?

FRONTIN.

Plâit-il?

FINETTE.

Et votre Mairre & vous ;

Vous êtes deux coquins , contre qui mon couroux...

FRONTIN.

Ah, quel soupçon & quelle injure !

Un tel stile est-il fait pour des gens comme nous?

FINETTE.

Vous avez donc au moins quelque complot en tête?

FRONTIN.

Ah ! c'est une autre affaire ,

FINETTE.

Et vous m'e le direz ?

Je viens pour le sçavoir.

FRONTIN.

Oh, vous m'excuferez,

Votre délicatesse est un frein qui m'arrête.

D



Car si de notre ruse & de tous ses ressorts
 J'osois vous faire confiance,
 Vous en seriez complices, & ce sont des remords
 Que vous épargne ma prudence.

FINETTE.

Tenez, Frontin ; à tout je consens de bon cœur,
 Si vous ne trompez que mon pere,
 Mais ; si vous trahissez ma sœur,
 Vous verrez, c'est à moi que vous aurez affaire.

FRONTIN.

Pour nous justifier, & vous tirer d'erreur,
 Je vais vous mettre au fait.

FINETTE.

Non, il est inutile.
 Je ne veux rien sçavoir... Je m'en doute pourtant ;
 Vous voulez que ma sœur se marie à Basile ;
 Et votre Maître... Allez, suffit, cela s'entend.

FRONTIN.

Quel profond jugement vous me faites paroître !
 Motus, au moins. Adieu ; je vais joindre mon
 Maître.



SCENE III.

FINETTE.

Que veut-il que je dise ? il ne m'a rien appris.
 De même envers ma sœur je prétends me conduire
 Timide & scrupuleuse , on ne pourroit l'instruire
 Du projet pour elle entrepris ,
 Sans risquer de lui voir détruire.
 Le fruit de tous les soins que Frontin auroit pris.
 Il faut, en la trompant l'empêcher de se nuire . . .
 Elle vient , tenons ferme.

SCENE IV.

FELICIANE. FINETTE.

FELICIANE.

EH bien ;
 Vous avez vû, Frontin, ma sœur. Que dit-il ?

FINETTE.

Rien.

FELICIANE.

Cela n'est pas possible , Ah, de grace ma chere,
 D ij

Eclairez & calmez mon esprit inquiet,

J'ai devancé pour cet effet

M^e Basile & mon pere.

Ils viennent; le tems presse & le péril s'accroît:

Quoi, Frontin n'a rien fait?

FINETTE.

Non.

FELICIANE.

Son Maître est tranquile?

FINETTE.

Oui.

FELICIANE.

Peut-il me traiter de la sorte?

FINETTE.

Il le doit:

FELICIANE.

Lui?

FINETTE.

Vous épouserez Basile.

FELICIANE.

Basile?

FINETTE.

Assurément.

FELICIANE.

Et mon Amant pourra

Consentir: . . .

COMEDIE.

53

FINETTE.

Oui, sans doute, il y consentira.

FELICIANE.

Il ne m'aime donc plus ?

FINETTE.

Mauvaise conséquence.

Il vous aime toujours, croyez-moi, je le sçais.

FELICIANE.

Comment concilier l'amour & l'inconstance ?

FINETTE.

Il ne faut pas toujours juger sur l'apparence

Je vous réponds de lui, ma sœur, & c'est assez.

FELICIANE.

Etes-vous donc d'accord avec mon infidelle,

Pour me mettre à la gêne, & pour trahir mes feux ?

FINETTE.

Vous le mériteriez, pour soupçonner mon zèle.

Qu'on est injuste, hélas ! quand on est amoureux ;

FELICIANE.

Mais je n'y comprends rien,

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire ;

C'est moi qui vous conduis ; allez, laissez-moi faire.

Acceptez seulement Basile pour époux.

FELICIANE.

Moi, l'accepter ? C'est en vain qu'on l'espere,

D iij



LE ROMAN;
FINETTE.

Je l'accepterai donc pour vous.
Ainsi vous n'aurez qu'à vous taire

FELICIANE.

Vous avez résolu de me désespérer.

FINETTE.

Vous cesserez tantôt de murmurer.

FELICIANE.

Que voulez-vous donc dire, & quel est ce mystère ?

FINETTE.

Oh point de curiosité,

Elle seroit très-inutile.

Ayez de la docilité :

Sinon Voici mon pere & M^e Basile.

Ne me démentez point ; laissez-moi vous guider,

Et ne vous faites pas gronder

Devant cette vieille imbecille.

FELICIANE *à part.*

Dans le trouble où je suis comment me posséder ?



SCENE V.

LE BAILLI. FELICIANE. FINETTE.

M^c BASILE.LE BAILLI à M^c Basile.**H**E bien notre contrat, qu'en pensez-vous ?M^c BASILE.

Je pense,
Qu'on voit bien qu'il est fait par un homme de loi.
Il est juste, & de plus bien écrit.

LE BAILLI.

Je le croi.

Ma foi, personne dans la France

Ne libelle aussi bien que moi

M^c BASILE.

On auroit grand tort de s'en plaindre.

LE BAILLI.

J'écris toujours clairement, nettement.

Il n'est point à mon stile, à parler franchement,

De Notaire qui puisse atteindre.

M^c BASILE.

D'accord. Vous écrivez à peindre ;

Cela se lit tout couramment

D iij

LE ROMAN,
LE BAILLI *à part.*

La Sote ! Elle confond le stile & l'écriture.

M^e BASILE.

Bon jour , ma bru ; bon jour , Finette.

LE BAILLI.

Ah , vous voici.

M^e BASILE.

Monsieur , permettez moi-d'embrasser la future.

LE BAILLI.

Embrassez , & sachez qu'elle est en racourci

Tout ce qu'en grand vous sçavez qu'est son pere.

M^e BASILE.

Elle paroît triste , compere.

LE BAILLI.

Triste ? Oh , je voudrois voir cela.

FINETTE.

Ne l'éfarouchez pas par votre ton sévere.

LE BAILLI *ironiquement.*

A-t'elle à mes désirs quelque désir contraire ?

FINETTE.

Obéir est celui qu'elle a.

FELICIANE *bas.*

Ah , ma sœur , voulez-vous vous taire ?

LE BAILLI.

Item ? plaît-il ? que dites - vous là ?

A son air le sang me petille.

Comment morbleu j'aurai le pouvoir en tout tems

De me faire obéir par six cens bas-Normands;
 Et j'aurai le deffous dans ma propre famille ?
 Je serai tracassé par ma femme & ma fille ?
 Corbleu ! Je sévirai contre les delinquans.

FINETTE.

Mon cher petit papa , calmez votre colere
 Elle est , encore un coup , prête à vous satisfaire ;

Et vous , * gardez-vous de parler.

LE BAILLI.

Elle est bien fille de sa mere ,

Il faut toujours la quereller.

M^e BASILE.

Mon fils la trouvera toute faite pour plaire.

FELICIANE *à part.*

Puisse-je à ses regards plutôt te ressembler.

M^e BASILE.

Mon fils n'est pas non plus si déplaisant qu'on pense,

C'est le garçon , Monsieur , le plus franc , le plus
 doux !

FINETTE.

Comment diantre le savez-vous ,
 Depuis plus de vingt ans que dure son absence ?

M^e BASILE.

Oh mais , c'est qu'à cet égard-là
 Il tiendra de son pere , il étoit bon , honnête ,

* *A Feliciane.*

Figurez-vous un agneau le voilà.

Je le tournois comme une bonne bête.

Et si pourtant le drôle avoit, malgré cela,

L'art de n'en faire qu'à sa tête.

Il ne s'est jamais yû de ménage, je crois ;

Aussi tranquille que le nôtre.

Nous vivions en amans, & pendant quinze mois

Que nous avons passés l'un avec l'autre,

Nous ne nous sommes pas querellés trente fois.

LE BAILLI.

C'étoit un bon ménage, en ce cas, que le vôtre

M^e BASILE.

Très-bon Mais qu'est-ce que je vois !

Ah, M^e le Bailli !

LE BAILLI.

Quoi ?

M^e BASILE.

Mon fils va paroître.

Je vois l'homme avec qui je sçais qu'il devoit être.



SCENE VI.

LE BAILLI. FELICIANE. FINETTE.
M^e BASILE. ARLEQUIN.

M^e BASILE.

C'Est toi, cher Arlequin? Qu'as-tu fait de mon
fils?

ARLEQUIN.

Ah, M^e Basile! Ah, que je vous embrasse. A

M^e BASILE.

Où donc est-il?

ARLEQUIN, *l'embrassant une seconde fois.*

Encore.

LE BAILLI.

Où l'as-tu laissé? Dis.

ARLEQUIN.

Eh, M^r le Bailli? c'est vous? Souffrez de grace
Qu'un pauvre Voyageur, absent depuis cinq ans,
Vous prodigue l'honneur de ses embrassemens.

LE BAILLI.

Amenes-tu Basile? Allons donc, réponds vite.

M^e BASILE.

Quelque obstacle en chemin l'auroit-il retenu?

Oui, Monsieur...Non, Madame... Il vient, il est
venu ;

Et le voici lui-même avec sa suite,

S C E N E V I I.

LE BAILLI, LE CHEVALIER
en habit de voyage, FELICIANE,
FINETTE, M^e BASILE, FRONTIN,
ARLEQUIN, SCAPIN.

M^e BASILE.

A H ! je le reconnois. C'est mon fils, mon cher
fils !

(Elle embrasse le Chevalier.)

LE CHEVALIER.

Qu'il est doux pour un fils de revoir une mere !

FINETTE, *à part.*

J'avois pénétré le mystère.

M^e BASILE.

La joie a tellement confondu mes esprits,

Que je ne puis ni parler ni me taire.

LE BAILLI.

Que j'aime à voir ce transport mutuel ;

Et d'amour filial & d'amour maternel !

FINETTE, *bas.*

Ma chère sœur, tournez vos regards sur Basile:

FELICIANE, *bas.*

Ah ! je ne le verrai que trop.

FINETTE, *bas.*

Non sûrement.

Faites ce que je dis ; allons , soyez docile.

FELICIANE, *à part, ayant envisagé le Chevalier.*

Que vois-je ! lui , Basile ! ô ciel , c'est mon amant.

M^e BASILE.

Que je t'aime , mon fils !

LE BAILLI.

C'est assez , ma commere,

Il est ici pour lui d'autres sortes d'amour.

Laissez-nous avoir notre tour.

M^e BASILE.

Mon fils , embrassez donc M. votre beau-père.

LE CHEVALIER *embrassant le Bailli.*

Puisse ce titre & cet honneur ,

Monfieur, m'être à jamais garants de mon bonheur.

FELICIANE, *bas.*

Ah, qu'agréablement, ma sœur, c'est me surprendre ?

FINETTE, *bas.*

Vous ne me grondez pas à présent.

LE ROMAN,
LE BAILLI, *envifageant le Chevalier avec
étonnement*

Je conçois ,
Monfilleul... que l'efpoir... de devenir mon gendre.
Ma foi , plus je le vois , moins je le reconnois.

FRONTIN.

Madame , qui d'abord a reconnu mon maître ,
A donc les yeux meilleurs que M. le Bailli.

M^e BAZILE.

Oh , dès que je l'ai vu paroître ,
Mes entrailles ont treffailli.

SCAPIN.

Ce font des mouvemens que la Nature caufe :

ARLEQUIN.

Ah ! la nature est une belle chose !

M^e BAZILE.

D'ailleurs , depuis le jour qu'en chemin je l'ai cru ,
J'ai toujours eu l'esprit rempli de fa figure ;

Et le voilà , je vous le jure ,

Tel qu'en fonge il m'est aparü.

FRONTIN.

Et ce fonge est encore un coup de la Nature.

LE BAILLI.

Je fais qu'il n'est pas furprenant ,
Que l'on change en vingt ans , furtout de cinq à
trente.

COMEDIE.

63

Mais la métamorphose est plus que surprenante.
C'étoit un vrai magot; il est beau maintenant.

M^e BASILE.

Il tient de moi, Monsieur, il a ma destinée,
Jusques à ma quinziesme année,
J'étois la perle des laidrons.

Mais après ce tems-là partout aux environs,
On ne parloit que de mes charmes.

Aussi mon cher époux leur rendit-il les armes.

Dans notre famille toujours

On embellit en avançant en âge.

FINETTE.

Ah, M^e Bfile, à voir votre visage,

Vous rajeunissez tous les jours.

LE BAILLI.

Mais s'il faut citer quelque signe,

Il étoit autrefois extrêmement camus.

ARLEQUIN.

Savez-vous ce qui fait, Monsieur, qu'il ne l'est plus?

LE BAILLI.

Non.

ARLEQUIN.

Le passage de la ligne.

SCAPIN.

En la passant, Monsieur, tout nez s'allonge ainsi.

ARLEQUIN.

Hors le mien. Mais voyez qu'en moi la ligne aussi

LE ROMAN,

A fait un changement infigne.
Car lorsque je partis d'ici,
J'étois presque blanc comme un cigne.

LE BAILLI.

Peste, quelle blancheur !

LE CHEVALIER.

Vos doutes, mon parrain,
Me causent, je l'avoue, un sensible chagrin.

FRONTIN.

Oh, c'est M. Basile, oui, lui-même en personne,
En pouvez-vous douter, vous, M. le Bailli,

Lorsque d'une mère si bonne
Les entrailles ont tressailli.

LE BAILLI.

Mais encore une fois, ce changement m'étonne.

FINETTE.

Que mon cher papa me pardonne.
Des changemens pareils ne font point étonnans.
Regardez mon portrait, qu'on fit dans mon enfance.
Il me ressembloit fort ; & depuis quelque tems

Il me ressemble autant je pense,
Qu'à M^e Basile, avant qu'elle eût quinze ans.

LE BAILLI.

Ah, Finette a raison. La remarque m'éclaire.

A force aussi de l'examiner mieux,
Certain air de famille en lui saute à mes yeux.

Vous

Vous avez le regard de défunt votre père.

M^e BAZILE.

Ah, Monsieur c'est tout son portrait.

LE CHEVALIER.

Puis-je vous demander, mon parrain, quel peut être
Ce couple de beautés si jeune & si parfait ?

LE BAILLI.

Mes filles.

LE CHEVALIER.

Elles sont trop jeunes en effet,

Pour que je puisse les connoître.

LE BAILLI.

Feliciane, allons, sauvez votre époux,

FELICIANE, *bas à Finette.*

Le plaisir que je sens, va sans doute paroître ;
Et je me trahirai.

FINETTE, *bas.*

Ma sœur, contraignez-vous.

LE BAILLI.

Hé bien, qu'est-ce que c'est que toutes ces figures ?

Mon filleul, par hazard, ne vous plairoit-il pas ?

En verité, dans certains cas,

Les filles sont de fotes créatures.

LE CHEVALIER.

Ah, de grace, Monsieur, supprimez les injures,

Si je ne pouvois pas, autant que je voudrois,

E

Atteindre au bonheur de lui plaire ;
 J'en ferois seul la cause, & je m'en punirois,
 En lui rendant sa main qui ne m'est que trop chere.

LE BAILLI, à *Feliciane*.

Répondez.

FELICIANE.

Vous réduire à cette extremité,
 Monsieur, après ce trait de générosité,
 Ce seroit offenser la raison & mon pere.

LE BAILLI, au *Chevalier*.

Si vous lui déplaisiez, elle auroit très-grand tort.

Quant à moi, vous me plairez fort.

FRONTIN, *bas*.

Scapin, mettons le comble au succès de l'affaire,
 Donne.

SCAPIN, *donnant une cassette à Frontin*,

Oui-dà, tiens.

FRONTIN, au *Bailli*.

Monsieur, cette cassette-ci
 Contient vingt mille écus, qu'a scû gagner mon
 Maître.

Par son ordre, en vos mains je les remets ici,
 Comme un gage des vœux, qu'il vous a fait pa-
 roître.

LE BAILLI, *prenant la cassette*.

A ce trait, mon filleul se fait assez connoître.

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

67

Mon parrain, c'est en même tems
Un signe de l'impatience
Que me fait éprouver le bonheur que j'attends
De l'honneur de votre alliance.

LE BAILLI.

Oh, je ne suis pas moins pressé.
Rien ne nous retient plus. Allons chez le Notaire
Lui faire minuter dans la forme ordinaire
Votre contrat que j'ai dressé.

M^e BASILE.

Allons, & qu'au plutôt ce contrat soit passé,
Car je brûle d'être grand'mere.

ARLEQUIN.

Madame, vous plait-il de me donner le bras?

M^e BASILE.

Tiens.

SCAPIN.

L'autre est donc pour moi?

M^e BASILE.

Sors.



E ij

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER. FELICIANE.
FINETTE. FRONTIN.

LE CHEVALIER.

T Or, ne manque pas....

FRONTIN.

Allez, je saurai bien me tirer de ce pas.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER. FELICIANE.
FINETTE.

FELICIANE.

N On, d'un étonnement, qu'augmentoît ma
disgrace,

Mon esprit n'est point revenu

Quoi ! lorsque sur un inconnu,

De qui l'amour m'afflige, & l'aspect m'embarasse,

Je crois jeter un regard prévenu,

Que la haine effarouche, & que la crainte glace,

C'est vous que je trouve à sa place !

Quoi ! je suis désormais exemte du tourment
 De combattre sans fruit, ou mon cœur, ou mon pere !
 Quoi ! vous vous dérobiez aux yeux de votre mere !
 Et je vais dans Basile épouser mon amant !

FINETTE.

Voyez combien l'erreur en amour est utile !

LE CHEVALIER.

Je ne dois donc point avoir peur,
 Quoique reconnu fils de Madame Basile,
 Que pour d'autres que vous ce titre peu flatteur,
 Diminuant en moi le lustre

D'un état qui peut-être a paru plus illustre,
 Diminue à vos yeux le prix de mon ardeur,

FELICIANE.

Cette peur me feroit une injustice extrême :

Soyez assuré que mon cœur

Ne chérit en vous que vous-même.

Mais vous auriez bien dû me confier plutôt

Ce secret & cette entreprise.

Leur aveu, sans m'ôter une aimable surprise ;
 Des chagrins les plus vifs m'eût épargné l'assaut ;

LE CHEVALIER.

C'est ce qui ne pouvoit se faire ;

Mademoiselle, en voici la raison.

FINETTE, *bas*.

Alte-là, songez à vous taire.

E. ij

(Haut.) Point d'éclaircissement; il est hors de saison;
Attendez pour le moins après la signature.

Vous êtes de plaisans amans !

Vous ne devez songer , dans de si doux momens
Qu'au succès de votre aventure.

Lorsque le cœur se porte à des transports charmans ,
S'alambiquer l'esprit en vains raisonnemens ,
C'est choquer à la fois l'amour & la nature ,
Pour le bonheur le plus parfait.

L'hymen à vous unir désormais se dispose.

Lorsqu'on peut jouir de l'effet ,
Que sert de connoître la cause ?

Ma mere vient à nous. C'est à vous qu'elle en veut ;
Monsieur. Vous le savez , elle vous est contraire.

Pour la gagner (& c'est le nœud)

Dites-lui des douceurs , flatez son ame altiere ;

Surtout louez sa bonté , s'il se peut.

C'est le vrai moyen de lui plaire.

S C E N E X.

LE CHEVALIER. LA BAILLIVE.
FELICIANE. FINETTE.

LA BAILLIVE.

QU'avez-vous fait , ma fille , & qu'est-ce que
j'apprends !

Votre pere l'emporte , il vous donne à Basile ,
 Malgré les peines que je prends
 Pour tâcher de vous rendre à ses loix moins do-
 cile.

FINETTE.

Le moyen qu'une fille ose lui résister ?
 Vous êtes son épouse , & plus que nous peut-être ,
 Vous-même, quelqu'effort que vous puissiez tenter,
 Vous éprouvez qu'il est le maître.

LA BAILLIVE.

Paix , raisonneuse , paix. Je parle à votre sœur.
 Quoi: vous contrenez , avec si peu de cœur ,

A votre promesse autentique ?

Quoi ! vous pouvez si précipitamment

Vous unir éternellement

Avec un Inconnu venu de l'Amérique ?

Hé que savez-vous s'il n'est point

Un brutal orgueilleux , comme l'est votre pere ,

Qui vous mettra peut-être au point

Où vous voyez qu'est votre mere.

FELICIANE.

Sans sujet vous l'investivez.

S'il vous étoit connu , vous changeriez de stile.

FINETTE.

Regardez donc M^r Basile ,

Et condamnez ma sœur , après , si vous pouvez.

E iij

LE ROMAN,
LE CHEVALIER.

Quoique puisse dire Madame,
Je m'en fie à son équité;

Et je ne croirai point que sa rigueur me blâme,
Avant que de savoir si je l'ai mérité.

Je sai bien que l'honneur où mes vœux osent
rendre,

Est si grand qu'il les comble tous.

Mais s'il vous plaît, Madame, ainsi qu'à votre
époux,

De m'accepter pour votre gendre,

Chassez tout scrupule, & comptez

Que les soins que je saurai prendre

Pour régler sur vos volontés

Un cœur aussi soumis que tendre,

A vos regards pourront me rendre

Plus digne d'un bonheur, qu'accroîtront vos bontés:

FINETTE.

Ma Bonne, à ce discours & touchant & sincère

Laissez attendrir votre cœur.

FELICIANE.

Ah, ma mere, daignez vous unir à mon pere,

Et consentir à mon bonheur

Qui dépend des nœuds qu'il va faire.

LA BAILLIVE.

Qu'entends-je? Vous l'aimez!

COMEDIE.
LE CHEVALIER.

73

Ayez pitié de nous.

FINETTE.

Oui, que de votre aveu cette union se fasse.

FELICIANE.

C'est de votre bonté que j'attends cette grace.

LE CHEVALIER.

Je vous en conjure à genoux.

LA BAILLIVE.

Ma patience enfin se lasse.

Levez-vous, Monsieur, levez-vous.

J'ai regret qu'à vos vœux je ne puisse souscrire,

Mais de bonnes raisons combattent fortement

L'hymen où votre cœur aspire.

Ma fille les ignore, & je vais l'en instruire.

Je n'ai besoin que d'un moment.

Si malgré ces raisons, à mes desirs rébelle,

Feliciane insiste à vous rester fidelle,

Vous pouvez être sûr de mon consentement ;

Il ne dépendra plus que d'elle,

Je vous en donne ici ma foi.

Adieu, Monsieur. Venez ma fille, suivez-moi,

LE CHEVALIER, à Feliciane.

C'est en vous seule que j'espere.

FELICIANE.

Rassurez-vous. Je vous promets

Que mon amour pour vous ne s'éteindra jamais.

LA BAILLIVE, *se retournant.*

Venez donc.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER.

Que va-t-elle faire?

FINETTE.

Bien du bruit à son ordinaire.

Mais n'appréhendez rien. Ma sœur

A la tête aussi bonne qu'elle.

Sa main vous est promise, & vous avez son cœur.

Allez, il vous sera fidèle.

Pour moi, je vais de loin les fuir, & je lirai

Dans leurs discours les plus intimes.

Ma mère gesticule au suprême degré,

Et j'ai tant vû de Pantomimes,

Que par moi leur jargon est bientôt déchiffré.

Adieu, Monsieur, prenez courage.

LE CHEVALIER, *seul.*

Ciel! vais-je voir sur moi fondre un nouvel orage?

Le Cavalier sort.

SCENE XII.
LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

MOrbleu, vive l'esprit, & l'argent, & Frontin.
Vingt Louis ont rendu le Notaire docile;
Et tandis qu'en un coin notre Bailli tranquille
Sourioit gravement des lazis d'Arlequin,
Et que notre vieille Basile
S'enyvroit à longs traits des charmes de Scapin,
A mon gré le Notaire a de sa main benigne
Inscrit dans le Contrat toutes vos qualités.
Mais il faut, pour bannir les contrariétés,
Empêcher qu'on le lise avant que l'on le signe.

C'est le grand point... Les voici tous.

Monsieur, au moins secondez-nous,



SCENE XIII.

LE BAILLI, LE CHEVALIER,
M^c BASILE, FRONTIN, ARLEQUIN,
SCAPIN, UN NOTAIRE.

LE BAILLI.

Qui peut donc en ces lieux vous amuser, mon
gendre ?

Ma foi, j'ai cru que sur vos pas
Chez le Tabellion vous viendriez vous rendre ;
Et je reviens, ne voulant pas
Perdre le tems à vous attendre.

LE CHEVALIER.

Pardonnez. J'ai voulu savoir
Si votre aimable fille approuvoit ma poursuite ;

LE BAILLI.

Elle est prête sans doute à faire son devoir ?

LE CHEVALIER.

Pouroit-elle jamais démentir sa conduite ?

LE BAILLI.

Voici votre Contrat. Ecoutez ; vous verrez

Que je vous ai traité d'une façon civile.

LE CHEVALIER.

Cette lecture est inutile.

Je m'en rapporte à vous. Nous sommes assurés,
Ma mere & moi. . . .

ARLEQUIN.

Fi donc. Convient-il à Basile
De se faire lire un Contrat,
Qui dicté par Monsieur doit être en bon état ?
Il a dans l'Amerique appris trop bien à vivre,
Pour s'oublier jusqu'à ce point,
Et s'il le prétendoit, moi qui l'y voulus suivre,
Pour l'honneur du pays je ne le voudrois point.

FRONTIN.

Cela ne serviroit dans cette conjoncture
Qu'à nous faire perdre du tems.
Votre chere moitié peut, à ce que j'entends,
Nous donner de la tablature
Employez à signer de précieux instans.

SCAPIN, *bas à M^e Basile.*

Madame, empêchez donc cette sote lecture;

M^e BASILE.

Laissez, mon compere, laissez
Vous l'avez composé; vous me l'avez fait lire;
Pour mon fils cela doit suffire.

LE CHEVALIER.

Je m'en contente aussi, mon parrain.

LE BAILLI.

C'est assez;

Je fouscris au devoir où chacun me condamne.
Signons. Mons le Notaire, aidez-nous, avancez.

Mais où donc est Feliciane ?

LE CHEVALIER.

Madame la Baillive est depuis un moment
Venuë ici la prendre brusquement
Pour aller faire ensemble un tour de promenade.

LE BAILLI.

Que me dites-vous-là ! La masque assurément
Nous prépare quelque incartade
Que l'on aille chercher ma fille promptement.

FRONTIN.

Voici la charmante Finette,
Qui vient nous apporter quelque éclaircissement.

LE CHEVALIER *à part.*

Dans quel trouble mortel sa tristesse me jette !

S C E N E X I V.

LE BAILLI. LE CHEVALIER.
FINETTE. FRONTIN. M^c BASILE.
ARLEQUIN. SCAPIN. LE NOTAIRE.

LE BAILLI.

EH bien, ma fille, eh bien, où donc est votre
sœur ?

A quoi dois-je imputer sa négligence extrême ?
 Faut-il, pour faire son bonheur,
 Que je l'aïlle chercher moi-même ?

FINETTE.

Helas ! mon pere, elle est hors d'état de venir,
 Je ne sçais point de quelles armes
 Ma mere a sçu tout à coup se servir ;
 Mais Feliciane est en larmes,
 Je vous apporte de sa part
 Ce billet qu'elle vient d'écrire.

LE BAILLI.

Que diantre cela veut-il dire ?
 Mais lisons... Je sens-là comme un coup de poi-
 gnard.

(Il lit)

» Le respect m'ayant condamnée,
 » Mon cher pere, à n'oser à vos yeux m'expliquer,
 » Je me vois par écrit contrainte à vous marquer,
 » Que pour jamais infortunée,
 » Je ne puis à Basile unir ma destinée,
 » Je suis au désespoir de vous défobéir ;
 » Mais j'en ai des raisons d'une importance extrême,
 » Et vous m'aprouverez vous-même,
 » Quand vous me permettrez de vous les découvrir.
 Je me sens frissonner jusques au fond de l'ame.

M^e BASILE.

Je suis toute ébaubie.

LE ROMAN,
LE CHEVALIER.

Helas ! je suis perdu.

FRONTIN.

Je tombe de mon haut. Ce que c'est qu'une femme !

ARLEQUIN.

Je suis pétrifié.

SCAPIN.

Me voilà confondu.

LE BAILLI.

Ma carogne de femme a fait ce beau miracle.

Mais quelqu'appui qu'elle ait pour prendre ce parti,

Elle en aura le démenti.

Mon obstination s'irrite par l'obstacle.

FINETTE.

Faites-vous obéir pour le bien de ma sœur.

LE CHEVALIER.

Voilà dans quel espoir, Monsieur, je vous implote.

M^e BASILE.

Sa révolte nous deshonore.

FRONTIN.

Pour se laisser mener, Monsieur a trop de cœur.

ARLEQUIN.

Il faut qu'un mari soit le maître,

SCAPIN.

Par la mort ! Si ma femme étoit de cette humeur,

Je la ferois sauter par la fenêtre.

LE

C O M É D I E :

31

LE BAILLI.

Vous avez raison. Oh parbleu
 Vous verrez qui je suis ; vous allez voir beau jeu.

LE CHEVALIER.

De grace , n'usez point , Monsieur , de violence ;
 Et laissez-moi plutôt employer la douceur.
 Votre charmante fille a daigné dans mon cœur
 Jeter un rayon d'espérance.

Je n'ai point mérité ce revers rigoureux.
 Peut-être ma douleur & mon amour pour elle
 Feront sur son esprit un effet plus heureux
 Que l'autorité paternelle.

LE BAILLI.

Quel aimable garçon ? que son humeur me plaît !
 Allez, je le veux bien, vous ou moi, peu m'importe ;
 Mais qu'à m'obéir on soit prêt ;
 Sinon, ou le diable m'emporte,
 Je leur apprendrai ce que c'est
 Que de contrecarrer un homme de ma sorte.

FINETTE, au Chevalier.

Comme pour vous encor ce pays est nouveau ,
 Il faut qu'à les chercher, Monsieur, je vous seconde.
 Elles ont adressé leurs pas vers le Château ,
 Où vient, dit-on, d'arriver bien du monde.

F

LE ROMAN;
LE CHEVALIER.

Allons donc ; je vous suis. (*bas à Frontin.*)

Pour toi ;

Observe le Bailli.

FRONTIN, *bas.*

Reposez-vous sur moi!

S C E N E X V.

LE BAILLI, M^c BASILE, LE MAGIS-
TER, FRONTIN, ARLEQUIN,
SCAPIN, LE NOTAIRE.

LE MAGISTER:

LE Comte d'Ormilly, qui par son mariage ;
Monsieur, est devenu le Seigneur du Village,
Au Château vient de débarquer.

LE BAILLI.

Tant mieux pour lui le beau message !
M^c le Magister prend bien son tems ! J'enrage !

LE MAGISTER.

N'allez-vous pas, Monsieur, venir le haranguer ;
Avant votre régal de musique & de danse ?

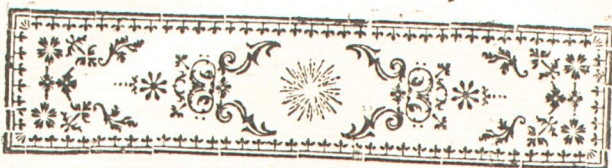
LE BAILLI.

Non, son voyage & sa présence
Ne m'ont point par son ordre été notifiés ;

J'en prétends cause d'ignorance,
Quand les Princes, les Grands & gens qualifiés
Arrivent quelque part en France,
Ils le font dire aux Magistrats,
C'est l'usage & la bienfiance.
D'ailleurs je suis dans l'embaras;
Et forcer ma femme à bien faire,
N'est pas une petite affaire.
J'ai besoin de la tête, & peut-être du bras!

Fin du second Acte.





ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI. M^e BASILE. FRONTIN.
ARLEQUIN. SCAPIN.
LE NOTAIRE.

LE BAILLI *un papier à la main* :

IL ne vient point. la peur de mon ressentiment
A fait cacher sans doute & ma femme & ma fille ;
Et le futur aparemment
Court les champs après ma famille.
En attendant qu'il en vienne un des trois ;
Examinons un peu cet acte que je dois
Orner bientôt de ma paraphe.
Les Tabellions villageois
Sont gens un peu sujets aux fautes d'ortographe.
FRONTIN.
Ah, Monsieur, j'ai pris soin de le vérifier.
Tout est bien ; vous pouvez m'en croire

COMEDIE
SCAPIN.

85

C'est le Héros de l'écritoire.

ARLEQUIN.

C'est le plus grand ortographeur,
Qu'on ait jamais vû dans l'Histoire.

FRONTIN.

Laissez donc ; vos soupçons font outrage à ma
gloire.

SCAPIN.

Je vous réponds qu'à lui vous pouvez vous fier.

ARLEQUIN.

Il a corrigé le grimoire.

LE BAILLI, *lisant le Contrat.*

Tenez ; voilà d'abord une erreur d'Ecolier.

Aprochez, Notaire imbecile,

Qu'est-ce que Messire Basile ?

Messire pour un roturier ?

C'étoit Maître qu'il falloit dire.

LE NOTAIRE *montrant Frontin.*

Monsieur ainsi me la dicté.

FRONTIN *à part.*

Haye, haye.

LE BAILLI.

Eh pourquoi donc le titre de Messire ?

FRONTIN.

A bon droit il le porte, il l'a bien merité.

F iij

Vous ne savez donc pas qu'on l'a dans l'Amerique,
 Pour plusieurs actions d'un courage heroique,
 Faire noble à perpétuité ?

LE BAILLI, *continuant de lire.*

Non... Chevalier d'Ecueil ! en voici bien d'une
 autre.

ARLEQUIN.

C'est son nom maintenant.

M^e BASILE.

Je ne fais où j'en suis.

Mon fils est Chevalier ! lui, Chevalier ! mon fils !

SCAPIN.

Quel plaisir pour un cœur de la trempe du vôtre !

LE BAILLI.

D'où lui vient ce surnom de Chevalier d'Ecueil ?

FRONTIN.

D'un exploit merveilleux, d'un grand coup de génie ;

Qui mit bien des veuves en deuil,

Peste ! .. Ecueil est une Isle... Elle est en Virginie,
 Entre la Louisiane & la Californie.

Monsieur doit voir cela d'ici.

Il fait la carte.

LE BAILLI.

Après.

FRONTIN.

Elle est nommée ainsi,

A cause d'un écueil qui l'entoure & l'enterre,
Dans cet état abordez-y,
Le Vaisseau le plus dur se brise comme verre:
Un jour, nous y voulions chasser à l'écureuil,
On envoya prier les Habitans de l'Isle,
Pour en rendre l'accès facile,
De faire raser cet écueil.
Voyez l'impolitesse ! ils nous le refuserent:
Que pensez-vous avec cela
Que de nos Envoyés firent ces vilains-là ?
Qui le croiroit ? ils les mangerent
L'affront étoit sanglant ; il fallut s'en venger
Nous courumes les assiéger.
On ouvrit la tranchée, on fit jouer les mines ;
Mais nos plus grands efforts n'auroient servi de rien
Si Basile, joignant la ruse à nos machines,
Ne se fût par hazard avisé d'un moyen ;
Et tandis que le feu de notre armée entiere
Pardevant en échec tenoit ces malheureux ,
Nous entrâmes dans l'Isle, & fondîmes sur eux
Par une porte de derriere.

SCAPIN.

Tableu, nos gens, Monsieur, n'étant qu'un contre
trois,
Jugez s'il fallut faire un terrible carnage.
Je sens encor mon cœur frémir à cette image,

F iij

J'y fus presque blessé deux fois !
 Mais que ne peut enfin l'exemple & le courage !
 Basile à notre tête animoit nos efforts.
 Furieux sur ses pas à l'affaut nous montâmes.
 Nous les fîmes plier, nous les cullebutâmes ;
 Autant de coups, autant de morts.
 Nous rougîmes de sang la mer, les champs, la ville !
 Il ne s'en sauva pas un seul ;
 Et pour récompenser votre brave filleul,
 On l'a fait Seigneur de cette Isle.

ARLEQUIN.

Mallepeste, elle est belle ! elle a dans son enclos
 Quatorze arpens de long sur trente-deux de large.
 Les droits du Seigneur sont fort beaux,
 Quand sur la côte il périt des vaisseaux,
 Il tire le quart de leur charge.

M^e BASILE.

Mon fils va devenir riche comme un Crésus.

FRONTIN.

Comment donc ! il prétend l'affermier mille écus.

LE BAILLI.

Cette histoire étonnante est incompréhensible.
 Le moyen d'assiéger & de prendre d'affaut,
 Au milieu des écueils une Isle inaccessible,
 Qu'on ne peut aborder sans périr aussitôt.

FRONTIN.

Que c'est avec esprit relever cette histoire !

Quelle sagacité ! Quel jugement subtil !
 Que des événemens vous suivez bien le fil !
 Oh, ce n'est pas à vous qu'on en peut faire ac-
 croire.

La glose est juste. Aussi dans le commencement
 Cet obstacle pensa nous ravir la victoire ;
 Mais Basile en eut plus de gloire.
 Il sçut le lever.

LE BAILLI.

Hé comment ?

FRONTIN.

J'ai le fait en écrit, je vous le ferai lire.

LE BAILLI.

Contez-le moi presentement.

FRONTIN.

Scapin, tu narres bien. Je te le laisse à dire

SCAPIN.

Arlequin à ton tour. Tu n'as presque rien dit.

FRONTIN.

A Basile pourtant tu fus très-nécessaire.

ARLEQUIN.

Moi ?

FRONTIN.

Raconte à Monsieur ce que l'on te vit faire,
 Et comme ta valeur fais briller ton esprit.

ARLEQUIN *à part.*

Que diantre imaginer, pour nous tirer d'affaire ?

Tout coup vaille essayons. (*haut au Bailli*) je vais
vous satisfaire.

Par une fausse attaque, en un certain endroit,
Nous attirames les sauvages;
Et soudain le long du rivage

Vers le bord opposé nous voguames tout droit.
Un bois nous y couvroit de ses épais feuillages.
Basile alors choisit parmi les maraudeurs
Cent des plus braves gens & des plus fort nageurs.
J'en étois un.

SCAPIN.

Et moi.

FRONTIN.

Pour moi, j'étois au siège;

ARLEQUIN.

Bazile nous fit tous emmailloter de liege,
Aussitôt dans la mer, avec légèreté,
Dix à dix la centaine faute,
En ordre de bataille, & ferrés côte à côte
Ni plus ni moins qu'un train de bois floté.
Le soufle d'un vent frais, que nous avions en poupe,
Nous conduisant tout doucement,
Nous fit imperceptiblement,
Des écueils atteindre la croupe:
Nous mimes pied à terre, & chacun à son rang
En bas s'étant jetés, nous vinmes par derrière

COMEDIE.

91

Prendre les ennemis en flanc.

Nous nous baignames dans leur sang,
Et toute l'isle enfin devint un cimetièrè.

SCAPIN *au Bailli.*

D'un tel événement vous n'étiez pas instruit ?
Il n'est pas parvenu jusques à vos oreilles ?

FRONTIN.

En Amerique il a fait plus de bruit
Qu'en Europe les sept merveilles.

LE BAILLI.

Messieurs, vous me croyez un sot aparamment ?

LE NOTAIRE.

Ils se tromperoient lourdement.

LE BAILLI.

M^r Arlequin, la Justice

Et le Mississipi ne vous ont point changé,
A ce qu'il me paroît.

FRONTIN.

Etrange préjugé !

Je suis sa caution ; il n'a point de malice.

LE BAILLI.

Hé qui fera la vôtre, à vous ?

FRONTIN.

A moi ? comment,

Monsieur ! vous douteriez d'un exploit véritable ?

LE ROMAN;

LE BAILLI.

Je fais plus je le crois très-faux.

M^e BASILE.

Il est charmant

et m'a fait, je vous jure, un plaisir delectable.

FRONTIN.

Scapin, sincere & vrai, suffit pour l'attester.

SCAPIN.

Moi, j'en prends à témoin ton Journal historique.

ARLEQUIN.

Ah, nous devons bien apporter

Les Gazettes de l'Amerique.

LE BAILLI.

Tout me dénote ici quelque complot secret

Ma fille se dédit avec raison peut être,

Un Basile m'arrive; il n'a pas un seul trait

Du Basile que j'ai vû naître,

On a furtivement glissé dans le contrat

Un titre étrange, un nom barbare;

Et l'on vient me bercer d'une histoire bizarre,

Que la raison dément, & le bon sens combat

Ma commere, on nous trompe, on brave la Justice,

Ce sont là trois coquins, & cet insigne escroc

Qui de leur trame est le complice,

N'est non plus votre fils que le Roi de Maroc.

COMEDIE.
FRONTIN.

93

Quelle idée! Ah, Monsieur, pouvez-vous à Madame
Donner un démenti qui doit lui percer l'ame?

M^e BASILE.

C'est mon fils, M^e le Bailli.

Qui le fait mieux que moi? Ne suis-je pas sa mere?

SCAPIN.

Madame vous soutient qu'il ressemble à son pere.

ARLEQUIN.

A sa vue elle a tressailli.

FRONTIN.

Et nos vingt mille écus? morbleu ce trait me pique,
De notre bonne foi ne sont-ils pas garants?

ARLEQUIN.

C'est une preuve sans réplique.

SCAPIN.

A quoi bon vous livrer soixante mille francs?

LE BAILLI.

Ah! c'est quelque chose, oui. Cette épineuse trame
Doit être examinée à fond & murement.

Je l'apointe. Et d'ailleurs, avant mon jugement,

Je veux voir ma fille & ma femme...

Mais que cherche ce grand Nigaud?

ARLEQUIN, *bas.*

Frontin, tout est perdu, voici le vrai Basile.

FRONTIN, *à part.*

Que la peste le crève; il arrive trop tôt,

LE ROMAN;
ARLEQUIN, *à part.*

Chez quelque Huissier Normand cherchons vite un
afile.

SCAPIN *à part.*

C'est Basile ! Ah, fuyons.

FRONTIN, *à part.*

Il faut nous esquiver.

Mon maître, comme moi, n'a plus qu'à se sauver.

SCENE II.

LE BAILLI, M^c BASILE, BASILE,
LE NOTAIRE.

BASILE.

Ils sont si fort changés, ces lieux qui m'ont vu
naître,

Que j'ai peine à les reconnoître.

LE BAILLI.

Que demandez-vous, mon ami ?

Parlez, mais parlez vrai.

LE NOTAIRE.

C'est M^r le Bailli,

Et toute feinte est inutile.

BASILE.

Quoi ! M^r le Bailli, quoi, c'est vous que je voi !

Mon cher parrain , embrassez-moi.
Reconnoissez votre filleul Basile.

LE BAILLI.

Vous ?

M^e BASILE:

Lui , Basile ? Ah l'imbécile !

LE BAILLI.

Madame Basile , tenez ,
Il vous pleut des enfans.

BASILE.

C'est vous , ma chere mere !
Quel plaisir de vous voir ! ... Quoi ! vous vous dé-
tournez ?

N'aurai-je plus le bonheur de vous plaire ?

M^e BASILE.

Que me veut donc cet impertinent-là ?
Je ne vous connois point.

BASILE:

Que veut dire cela ?

Renier son fils !

M^e BASILE:

Vous , mon fils ? Vous ?

BASILE.

Oui , le vôtre.

M^e BASILE.

Bon , bon ! Je n'en ai qu'un , & l'autre c'est.

LE ROMAN;
BASILE.

Un autre ?
Non, c'est moi qui le suis, & tout seul. Arlequin
peut vous en rendre témoignage.
Il a passé la mer avec moi.

LE BAILLI.

Le Coquin !
Il étoit là. Quel brigandage !
Ils sont tous décampés. Ah trio séducteur !
Allez, remettez-vous. L'autre est un imposteur ;
Et contre tout le monde avec vous je me ligue.
En vain l'on m'amusoit par un récit menteur.

J'ai pénétré toute l'intrigue.
Je vais avec main forte arrêter ces fripons,
Et tout de suite ordonner leur suplice.
Ils ne languiront point, & je vous en réponds ;
Car j'ai de quoi payer les frais de la Justice.

M^e BASILE.

Quoi ! vous voulez, Monsieur, faire arrêter mon
fils ?

LE BAILLI.

Et qui plus est le faire pendre ;

M^e BASILE.

Contre tout l'Univers, moi, je vais le défendre.
Qui, je le défendrai, c'est moi qui vous le dis.

LE BAILLI.

Je me mocque de tous vos cris.
 Mon principal devoir, & le plus légitime
 Est de rendre justice, & de punir le crime.
 (*Il sort avec M^e Basile & le Notaire.*)

SCÈNE III.

BASILE.

DANS ce pays-ci, par ma foi,
 Les gens sont bien méchans ! leur procédé m'étonne,
 Me prendre ainsi mon nom, à moi,
 Qui de mes jours n'ai rien pris à personne ;
 Mais suivons mon parrain ; à lui je m'abandonne.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, BASILE.

LE CHEVALIER *à part.*

ELle ne revient point ! Sa mère, ni sa sœur
 Apparemment ne veulent pas m'entendre.
 Maudit soit l'embarras, qui joint à mon malheur,
 Me contraint à venir en ces lieux les attendre
 Ah, Monsieur, excusez. N'auriez-vous pas ici

98 LE ROMAN,
Rencontré par hafard Finette ou la Baillive?

BASILE.

Je ne le connois pas. Il arrive.

LE CHEVALIER.

Vous n'êtes point de ce Village-ci ?

BASILE.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'en suis, je vous assure.

Ma mere, mes parens, toute ma race en est;

Oui; mais je n'y connois personne, je vous jure,

Et personne ne m'y connoît.

LE CHEVALIER:

Que me dites-vous là ?

BASILE.

C'est la vérité pure.

LE CHEVALIER *à part.*

Son état est original.

(*Haut.*) Hé qui donc êtes-vous ?

BASILE.

Je m'appelle Basile.

LE CHEVALIER.

Autre incident !

BASILE.

Je viens, Monsieur, du Fort Royal,

Où j'ai plus de vingt ans tenu mon domicile.

Ah ! mon pays n'est rien au prix,

Je vivois là confideré, tranquile.

Je ne trouve chez moi que trouble & que mépris.

Ma mere même, elle qui devoit être

Ma bonne amie & mon soutien,

Sur-tout par la raison que j'apporte du bien,

Refuse de me reconnoître.

Et savez-vous pourquoi, Monsieur? C'est qu'un
fripon

Auprès d'elle m'a pris mon nom.

Il se dit son fils; elle est bonne,

Elle le croit & sans façon

Me chasse, moi, de sa maison,

Et de son cœur qu'elle lui donne;

Jugez ce qu'en ressent le mien que j'ai frbon:

LE CHEVALIER *à part.*

Funeste effet d'un amour déplorable!

Que je me trouve condamnable

De causer ce chagrin à ce pauvre garçon!

BASILE.

Vous me plaignez, sans doute, & vous blâmez

l'audace

Du fourbe qui me joue un tour aussi vilain.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que pour prendre ma
place,

Il faut qu'il soit un grand coquin?

LE CHEVALIER.

Mais Vous n'avez pas tort. (*à part.*) Cet entre-
tien m'assomme.

G ij

LE ROMAN,
BASILE.

Vous me paroîssez honnête-homme,
Monsieur ; ne souffrez pas cela.
C'est à votre bonté que je me recommande.
Je n'ai que vous, je vous demande
Votre protection contre ce maraut-là.

LE CHEVALIER.

Je vous l'accorde, on vous rendra justice.
Chassez de votre esprit ce chagrin qu'il ressent ;
Mais laissez-moi.

BASILE.

Pour un si grand service,
Que je serai reconnoissant !

LE CHEVALIER:

Il est certain devoir qu'il faut que je remplisse.

BASILE.

Mais, Monsieur, pour vous retrouver,
J'ignore comment on vous nomme.

LE CHEVALIER:

Nous nous verrons.

BASILE:

Le Ciel veuille vous conserver.
Adieu, Monsieur. (*à part*) Ah, le brave homme !



SCENE V.
LE CHEVALIER.

ALlons dans ce desordre affreux,
A mes propres dépens devenons généreux,
Et rendons Basile à sa mere.
Je sens, en partageant son état douloureux,
Que si le sort me met au rang des malheureux,
Je ne suis pas né pour en faire.

SCENE VI.
LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

AH, Monsieur, fuyons, sauvons-nous,
Toute la trame est découverte;
Et déjà le Bailli s'arme pour notre perte!
Basile est arrivé.

LE CHEVALIER.

Je le sçais bien.

FRONTIN.

Qui, vous ?
G iij

LE ROMAN,
LE CHEVALIER.

Je l'ai vû tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Et vous êtes tranquile ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non ?

FRONTIN.

Ce sang froid me fait bouillir la bile ;
Le péril est extrême. Arlequin & Scapin ,
Pour s'en soustraire ont pris la fuite.
Et plus coupables qu'eux, la raison nous invite
A fuir leur exemple, & le même chemin.
J'ai sellé nos chevaux, évitons la tempête.

Nous devrions être bottés.

Si l'amour en ces lieux, un moment nous arrête ;
Par la justice encor nous serons arrêtés,

De grace, partons, mon cher Maître.

LE CHEVALIER.

Que m'importe, Frontin, quand on m'arrêteroit ?

Va, va, l'on me relâcheroit

Dès que je me ferois connoître.

FRONTIN.

Ah ! d'un espoir fatal, qui vous abuseroit,
N'allez pas, Monsieur, vous repâître.
Je connois les prisons, on peut les comparer
A des marais de terre glaise.

Y porte-t-on le pied? on entre fort à l'aïse;
 Mais le diable est de s'en tirer.
 J'en ai fait l'épreuve à Falaise.

LE CHEVALIER.

Le Bailli qui se croit en droit de m'insulter,
 Sous le titre de fils de Madame Basile,
 En moi se trouvera forcé de respecter
 Le fils du Marquis de Kerile.

FRONTIN.

Oui-dà. Mais, moi, Monsieur, je m'appelle Frontin,
 Je suis votre valet, je vous prends pour arbitre.
 A votre avis est-il certain,

Que le Bailli respecte & ce nom & ce titre?
 Je ne le crois pas, entre nous.

Nos amis échapés bravent les Ordonnances.
 On vous en quittera pour quelques révérences,
 Et moi seul je payerai pour tout.
 Je révere fort la Justice.

Dans ce monde on en a besoin.

Elle parle d'un ton qu'il faut qu'on applaudisse;
 Mais ne répondont que de loin.

LE CHEVALIER.

Frontin, je n'ai pû joindre encor Feliciane,
 Je ne partirai point qu'elle ne m'ait appris
 Pourquoi sa rigueur me condamne
 Au tourment d'essuyer sa haine ou ses mépris.

G iij

LE ROMAN,
FRONTIN.

Hé de quoi servira qu'à vos yeux elle expose
Les motifs vrais ou faux, du tour qu'elle nous fait.
Elle ne vous veut point pour époux ; c'est un fait.

La connoissance de la cause
Annulera-t-elle l'effet ?

Son refus est formel, votre congé parfait.

Ne demandez pas autre chose.

Ce tems perdu va nous livrer

Aux mains d'un Juge inexorable ;

Et pour vous être plaint d'un mal irréparable ;

Nous en essuyons un que l'on peut réparer.

Votre projet est misérable.

LE CHEVALIER.

Je ne lui parlerai qu'un instant, tu verras.

FRONTIN.

Vous l'avez dans la tête, il faut vous satisfaire.....

La voici. Je vais, moi, me tirer d'embarras.

Vous voulez y rester ; ma foi, c'est votre affaire.

Adieu, Monsieur.



SCENE VII.
LE CHEVALIER. FELICIANE.
LA BAILLIVE.

FELICIANE.

Venez, Basile, approchez-vous....
Il est tems que l'on vous expose....

LE CHEVALIER.

Belle Feliciane, en un moment si doux,
Vais-je de mon malheur aprendre enfin la cause?

FELICIANE.

Vous m'accusez, Basile, & sans doute à vos yeux
Je paroïs rassembler, dans mon ame attiédie,
Tous les traits les plus odieux
Et de l'ingratitude & de la perfidie.

LE CHEVALIER.

Qui, moi, porter de vous un si faux jugement?
Vous n'en êtes point digne, & j'en suis incapable;
Je n'impute qu'à moi votre prompt changement,
Et c'est moi seul qui suis coupable.

FELICIANE.

Vous ne pouvez pas l'être, & je ne le suis point,
C'est le destin qui nous separe.
Je dois à son pouvoir bifare.

Un revers qui vous va surprendre au dernier point.

Basile, ma douleur est égale à la vôtre.

Nous ne sommes pas nés pour être l'un à l'autre....

Enfin je ne suis point la fille du Bailli.

Et je dois la naissance au Comte d'Ormilly.

LA BALLIVE.

Oui, d'un hymen secret, Mademoiselle est née,

Après plus de quinze ans de malheurs infinis,

Par un légitime hymenée.

Ses parens, ce matin, ont été réunis.

LE CHEVALIER.

Ciel!

FELICIANE.

Voilà le secret que l'on vient de m'apprendre,

Et que j'aurois voulu ne sçavoir que demain.

Jugez, quand de mon rang vous me voyez dépendre,

Si je puis vous donner la main.

Ne croyez pas pourtant qu'un refus que je blâme,

D'un ridicule orgueil soit l'outrageant Arrêt.

La folle ambition, ni l'aveugle intérêt,

N'ont jamais agité mon ame.

Je vois avec froideur l'état où je parviens;

J'y vais puiser peut-être une infortune extrême.

A quoi servent, hélas! la noblesse & des biens

Qu'on ne peut partager avec ce que l'on aime?

LE CHEVALIER.

Ah! si dans ce jour à mes feux,

Votre condition étoit le seul obstacle ,
Je parviendrois bientôt au comble de mes vœux.

FELICIANE.

Comment feriez-vous ce miracle ?

LE CHEVALIER.

A vos regards enfin je dois développer
Des ressorts malheureux , dont vous pouvez vous
plaindre

Je sçais votre secret , je ne sçaurois plus feindre ;

Le mien aussi va m'échaper.

Pardonnez-moi , si j'ai pû vous tromper.

Mais contre mon malheur quel étoit mon asile ?

Du coup le plus affreux on alloit me fraper ;

Et dans un vil complot l'amour m'a fait tremper...

Je ne suis point le fils de Madame Basile.

J'avoue en rougissant , que pour vous posséder ,

J'ai cru pouvoir tout hasarder.

Hélas ! j'ai fait un mensonge inutile.

Cette innocente trahison

Ne vous portoit aucun dommage :

Issu d'une illustre Maison ,

Je n'ai pas cru vous faire outrage.

FELICIANE.

Vous êtes de condition ?

LE CHEVALIER.

J'oserois m'en vanter , si c'étoit un mérite :

LE ROMAN,
FELICIANE.

Qu'entend-je ! & me croyant de basse extraction,
Vous vouliez m'épouser, sans que j'en fusse instruite ?

LE CHEVALIER.

Je me faisois un suprême bonheur,
En satisfaisant ma tendresse,
De vous donner une noblesse
Que vous méritiez par le cœur.

FELICIANE.

Quel surcroît de reconnoissance !
Et quels sentimens généreux !
De mon penchant & de mes vœux :
Tout autorise l'innocence,
Tout vous rend digne d'être heureux.
Hé bien, Monsieur, voyez mon pere.
Il sçait que si je vis, c'est par votre valeur.
Peut-être même de mon cœur
A-t-il pénétré le mystere.
Déjà pour vous récompenser

Il bruloit de vous voir & de vous embrasser.

LA BAILLIVE.

Votre état & le sien me touche & m'intéresse,
Oui, Monsieur, allez voir le Comte & la Comtesse :
Tous les deux de l'amour ont ressenti les coups.
Ils connoissent le prix d'une ardeur mutuelle.
Ce que vous avez fait pour elle,

COMEDIE.

109

Son penchant, votre amour, tout parlera pour vous.

LE CHEVALIER.

Je n'ose concevoir une douce esperance.

Je suis bon Gentilhomme, il est vrai, mais sans bien.

FELICIANE.

Si mes Parens pensoient comme on sçait que je
pense,

Ah, quel bonheur seroit le mien!

LE CHEVALIER.

Je vais du moins tout entreprendre,

Pour obtenir l'aveu de vos parens,

Et je réussirai, si l'amour le plus tendre

Conduit aux succès les plus grands.

FELICIANE.

Ah! de mon cœur du moins vous pouvez tout ar
tendre.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de graces à vous rendre!

Permettez qu'à vos pieds

LA BAILLIVE.

Ah, Monsieur, levez-vous.

Son pere vient.



SCENE VIII.

LE COMTE. LE CHEVALIER.
FELICIANE. LA BAILLIVE.

LE COMTE.

Comment un homme à vos genoux?
Jusques-là ma fille s'oublie?

FELICIANE.

C'est lui qui m'a sauvé la vie,
Vous voyez mon liberateur.

LE COMTE.

Ciel! C'est aussi le mien.

FELICIANE. (*bas à la Baillive.*)

Ma chere, quel bonheur!

LE COMTE.

De tous les biens que vous nous faites,
Comment s'acquitteront & mon cœur & le sien?

J'espere que vous voudrez bien

Me dire à present qui vous êtes.

LE CHEVALIER.

Monfieur,



SCENE IX.

LE COMTE. LE CHEVALIER.
 FELICIANE. LE BAILLI.
 LA BAILLIVE. M^e BASILE.
 BASILE. SERGENS.

LE BAILLI.

JE vous le dirai, moi,
 Monsieur. C'est un fripon... Sergens, qu'on le
 faïfiffe.

UN SERGENT *au Chevalier.*

Demeurez-là de par le Roi.

LE COMTE.

Que prétendez-vous faire, & qu'est-ce que je vois !
 Hé qui donc êtes-vous ?

LE SERGENT.

Nous sommes la Justice.

LE BAILLI.

Arrêté par mon ordre, il doit être pendu.

BASILE.

Hé, c'est mon protecteur.

M^e BASILE.

Mon fils ! Mon cher fils !

LE ROMAN;
LE BAILLI.

Conté:

BASILE:

Son fils!

LE BAILLI.

C'est un coquin que ce fils prétendu,
Et je ne veux plus qu'il m'affronte.

LE COMTE.

Monsieur le Bailli, point d'aigreur.

LE BAILLI.

Souffrez, Monsieur, que mon devoir se fasse.
Ce jeune homme, vous dis-je, est un franc imposteur,
Qui vient, sous un faux nom, d'avoir assez d'audace,
Pour briguer de ma fille & la main & le cœur,
Qu'on le mene au cachot.

LE COMTE.

Il faut du moins l'entendre.

Monsieur le Bailli, doucement.

Je le connois fort peu; mais je ne puis comprendre
Qu'il ait pû s'attirer un pareil traitement;

Allons, Monsieur, daignez donc vous défendre.

LE CHEVALIER.

Je le ferai fort aisément.

SCENE

SCENE X.

LE COMTE, LE CHEVALIER,
 FELICIANE, LE BAILLI,
 LA BAILLIVE, M^e BASILE,
 BASILE, FRONTIN, ARLEQUIN,
 SCAPIN, SERGENT.

UN SERGENT *au Bailli.*

Monsieur, j'amenons les complices.
 BASILE.

C'est Arlequin, Scapin.....

LE BAILLI.

Et Frontin. En ce cas,

Augmentation de suplices.

SCAPIN.

Messieurs, misericorde.

ARLEQUIN,

Hélas!

FRONTIN.

Je l'avois bien prévu, l'intrigue est découverte,

Mais ce qui plus me déconcerte,

C'est que je viens de voir la-bas

Des gens du Comte de Kerile.

H

Vainement contre lui nous cherchons un azile...
(au Comte) Hé quoi, Monsieur, c'est vous! Tâchez de nous sauver.

LE COMTE.

Xerile! Eh contre vous qui peut le soulever?

FRONTIN.

Ces jours passés, des fureurs de sa flamme
 Nous eûmes le malheur de sauver une Dame;
 Qu'il avoit tenté d'enlever.

LE COMTE *au Chevalier.*

Ah, qu'entens-je! Ma femme aussi vous doit la vie;
 Il étoit mon rival & mon persécuteur.

Je ne crains plus sa jalousie,
 Secondez de votre valeur . . .

FRONTIN.

La valeur n'y fait rien, Monsieur, car c'est son frere!

LE CHEVALIER.

Malheureux qu'as-tu dit!

FRONTIN.

J'ai dit la vérité.

Il est ainsi que vous le fils de votre mere,
 Hormis qu'il est l'enfant gâté.

LE COMTE.

Vous, son frere?

LE CHEVALIER:

Oui, Monsieur, mon honneur me condamne

A vous faire un aveu peut-être dangereux,
 Vous voyez de Kerile un frere malheureux
 Qui brule pour Feliciane.

J'ai sçu que Bazile aujourd'hui
 M'alloit ravir le bien le plus cher à mon ame;
 Et le defespoir de ma flamme
 M'a réduit à passer pour lui.
 Voilà mes malheurs & mon crime.

C'est au hafard, Monsieur, que j'en dois la moitié;
 Mais ils m'accableront, si votre inimitié
 Se joint au destin qui m'opprime:

M^e BASILE.

J'étois dans l'erreur, je le vois.
 Pardonne-moi, mon cher Basile.

BASILE.

Je devrois à mon tour vous méconnoître, moi!

LE BAILLI.

Sergens, laissez-nous.

ARLEQUIN (*les conduisant à coups de batte.*)
 Oui, coquins, décampez.



SCENE XI.

LE COMTE, LE CHEVALIER,
FELICIANE, LE BAILLI, LA
BAILLIVE, M^c BASILE, BASILE,
FRONTIN, SCAPIN.

LE COMTE *au Chevalier.*

Q Uoi!

Monsieur est le cadet du Comte de Kerile?

LE CHEVALIER.

Vous sçavez tout, Monsieur, & vous pouvez juger
Quelle crainte retient un amour téméraire.
J'en sens encore une autre à l'égard de mon frere,
Que peut-être sur moi l'on s'apprête à venger;
Et c'est ce qui toujours m'a forcé de me taire.

LE COMTE.

Vos craintes cessent en ce jour.
Kerile est maintenant guéri de ses blessures.
Quant au succès de votre amour,
Vos bienfaits ont d'un frere effacé les injures.

LE CHEVALIER.

Que j'aurois de plaisir à voir combler mes vœux,

COMEDIE.

117

Si la fortune, hélas, répondoit à mes feux.

LE COMTE.

La fortune n'est rien près d'un mérite utile!

Oui, ce que nous vous devons tous;

De mon aveu, Monsieur, est l'unique mobile;

Si l'objet de vos vœux est d'accord avec nous.

FELICIANE.

Je l'aimois, quand j'ai cru qu'il n'étoit que Basile.

LE COMTE.

Ce mot suffit, elle est à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cœur est saisi des transports les plus doux;

LE BAILLI.

Mais, Messieurs, pour le coup je m'y perds, & je grille

Qu'est-ce que ceci? Quoi, Monsieur,

Sans mon consentement vous mariez ma fille!

Est-ce un nouveau droit de Seigneur?

LE COMTE.

Votre fille, Bailli? C'est moi qui suis son pere.

LE BAILLI.

Mon pere! Vous, Monsieur? Que me dites-vous là!

Ma femme, comment donc dois-je expliquer cela?

LA BAILLIVE.

Fort naturellement, je ne suis point sa mere.

H ij

LE ROMAN,
LE BAILLI.

J'entends. L'on m'a trompé ... Mais mon affection
Vous pardonne, en faveur de la discrétion.

SCENE XII. & *derniere.*

LE COMTE, LE CHEVALIER,
FELICIANE, LE BAILLI, LA
BAILLIVE, FINETTE, M^e BASILE,
BASILE, FRONTIN, SCAPIN.

FINETTE.

MA bonne, qu'ai-je appris ! Et quel est ce
mystere ?

Ma sœur n'est plus ma sœur, m'a-t-on dit.

LA BAILLIVE.

Non vraiment.

FINETTE.

Ah ! que j'en suis fâchée !

LA BAILLIVE.

Elle est presentement

Une Dame que l'on révere.

FINETTE.

Ah, que j'en suis ravie ! & si pourtant, ma mere,
Je voudrois qu'elle pût encore être ma sœur.

COMEDIE:

119

FELICIANE.

Va , tranquillise-toi , ma chere ;
Je ne cesserai point de l'être par le cœur.

FRONTIN.

Monsieur le Juge , afin que tout s'ajuste ;
Il nous faut nos vingt mille écus.

LE BAILLI.

La sommation est très-juste ,
Dans l'instant à Monsieur , ils vont être rendus :

LE CHEVALIER.

Et je me charge , moi , de la dot de Finette :
Qu'elle épouse Basile , & que ce doux lien
remplisse , en réparant la perte qu'il a faite :

Votre engagement & le sien.

LE BAILLI.

C'est juger comme moi.

M^e BASILE.

L'honnête-homme !

BASILE.

Fort bien !

Cela revient au même.

LA BAILLIVE.

Et l'action est belle.

Finette y consent ?

FINETTE.

Oui , Maman ;

H iij

Et rend graces à Monsieur de ses bontés pour elle:

LE COMTE.

Allons tout terminer.

FRONTIN.

Voilà ce qui s'appelle

Une bonne fin de Roman.

Fin du troisieme & dernier Aste.





DIVERTISSEMENT.

(*On danse.*)

PREMIER AIR.

Que l'amour fait de tapage ?
 Morgué, ce n'est qu'un brouillon.
 Chez li, comme en minage,

C'est tous les jours carillon.

Voit-on d'amans un couple aimable

Jour d'un heureux destin.

Rivaux, parens, amis, le Diable,

Sur eux sonnent le rocin.

Que l'amour, &c.

(*On danse.*)

SECOND AIR.

Lorsqu'un berger dans nos hameaux,

Par le chant ou par la danse.

Triomphe de ses rivaux,

Un bouquet est sa récompense.

Quel doux plaisir pour le vainqueur,

De voir son nom voler de Village en Village.

Mais quel bonheur plus cher, si l'objet qui l'engage

Pour bouquet lui donne son cœur.

(*On danse.*)

LE ROMAN,
VAUDEVILLE.

Quelle volupté, quelle gloire,
Lorsqu'après tous leurs maux finis
Deux cœurs par l'hymen sont unis
Voilà l'Histoire
D'un tel nœud le sort partisan,
Pour eux y cultive sans cesse
La paix, la joye & l'allégresse,
C'est le Roman.



Novice en l'amoureux grimoire,
Lucas assuroit Isabeau
Qu'il l'aimeroit jusqu'au tombeau,
Voilà l'Histoire.
Aussi Lucas, suivant ce plan,
N'en aime jamais d'autre qu'elle,
Qui pourtant fut toujours cruelle,
C'est le Roman.



Je suis passant de la Loire,
Mon pere étoit un vigneron,
Al s'appelloit Alissandron,
C'est mon Histoire.

COMEDIE: 123

Mais si je deviens Partisan,
Je sçaurai me faire descendre
D'un des petits-fils d'Alexandre,
Par un Roman.



Mettez bien dans votre mémoire,
Ma fille, que pour m'imiter,
A l'Amour il faut résister,
Voilà l'Histoire.

Ainsi parloit une maman,
Et la fille avec quelque honte
Dit tout bas, ce qu'elle me conte,
C'est le Roman.



Moliere pourroit-il le croire;
Si du Théâtre d'aujourd'hui
On representoit devant lui
La triste Histoire?
Mais où diable a-t-on pris le plan
De la lugubre Comédie,
Par qui la Scene est refroidie
Dans un Roman.



124 LE ROMAN, COMEDIE
A U P A R T E R R E.

Pour nous, Messieurs, quelle victoire
Lorsqu'en foule vous visitez
Ces lieux souvent peu fréquentez
Voilà l'Histoire,
De grace, souvenez-vous-en,
Et dites trois fois par semaine,
Voyons la Troupe Italienne,
C'est le Roman.



J'AI lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour Titre, *le Roman*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression. Ce 20 Avril 1746.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JACQUES CLOUSIER Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre: *Le Roman Comédie, la Boucle de Cheveux enlevée, Poème heroi-comique, composé en Anglois par M. Pope, & traduit en Vers françois par M**** s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires: à ces causes voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesd. ouvrages en un ou plusieurs volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives à compter du jour de la date des présentes. FAISONS défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le

contre-scel des présentes, que l'Impétrant se conformera en
tout aux Reglemens de la Librairie & notamment à celui du 10
Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente les Manuscrits
qui auront servi de copie à l'impression desd. Ouvrages seront
remis dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée
des mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr Daguef-
seau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, &
qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans
notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château
du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Che-
valier le sieur Daguefseau, Chancelier de France, le tout à
peine de nullité des présentes: du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant &
ses ayant causes pleinement & paisiblement sans souffrir
qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons
qu'à la copie des présentes qui sera imprimée tout au long
au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit ajoutée
comme à l'original. Commandons au premier notre Huif-
sier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'i-
celles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre
permission & nonobstant Clameur de Haro, Charte Norman-
de & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné
à Versailles le vingt neuvième jour du mois d'Avril, l'an de
grace mil sept cent quarante-six, & de notre Regne le trente-
unième. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des
Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 613. fol 541. con-
formément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28.
Février 1743. A Paris, le 5 Mai 1746.*

Signé, VINCENT, Syndic.

CATALOGUE
DES PIÈCES DE THEATRE
qui se trouvent chez le même Libraire.

Comédies.

PAMELA en France, ou la Vertu mieux éprouvée,
en trois Actes.

La Fête d'Auteuil, ou la Fausse Méprise, en trois
Actes.

Le Sage Etourdi, en trois Actes.

La Folie du Jour, en un Acte.

Le Médecin par occasion, en cinq Actes.

Le Plagiaire, en trois Actes.

La Famille, en un Acte.

Les Acteurs déplacés, en un Acte.

La Coquette fixée, en trois Actes.

Le Roman, en trois Actes.

La Dispute, en un Acte, *sous presse.*

Les Préjugés vaincus, en un Acte, *sous presse.*

ALzaïde, *Tragédie.*

LE Fleuve Scamandre,

Les Effets du Hazard,

La Nymphé des Thuilleries,

L'Amour imprévu.

Le Magazin des Modernes,

sous presse.

Le Comte de Nully, en un Acte.

Opéras-Comiques.



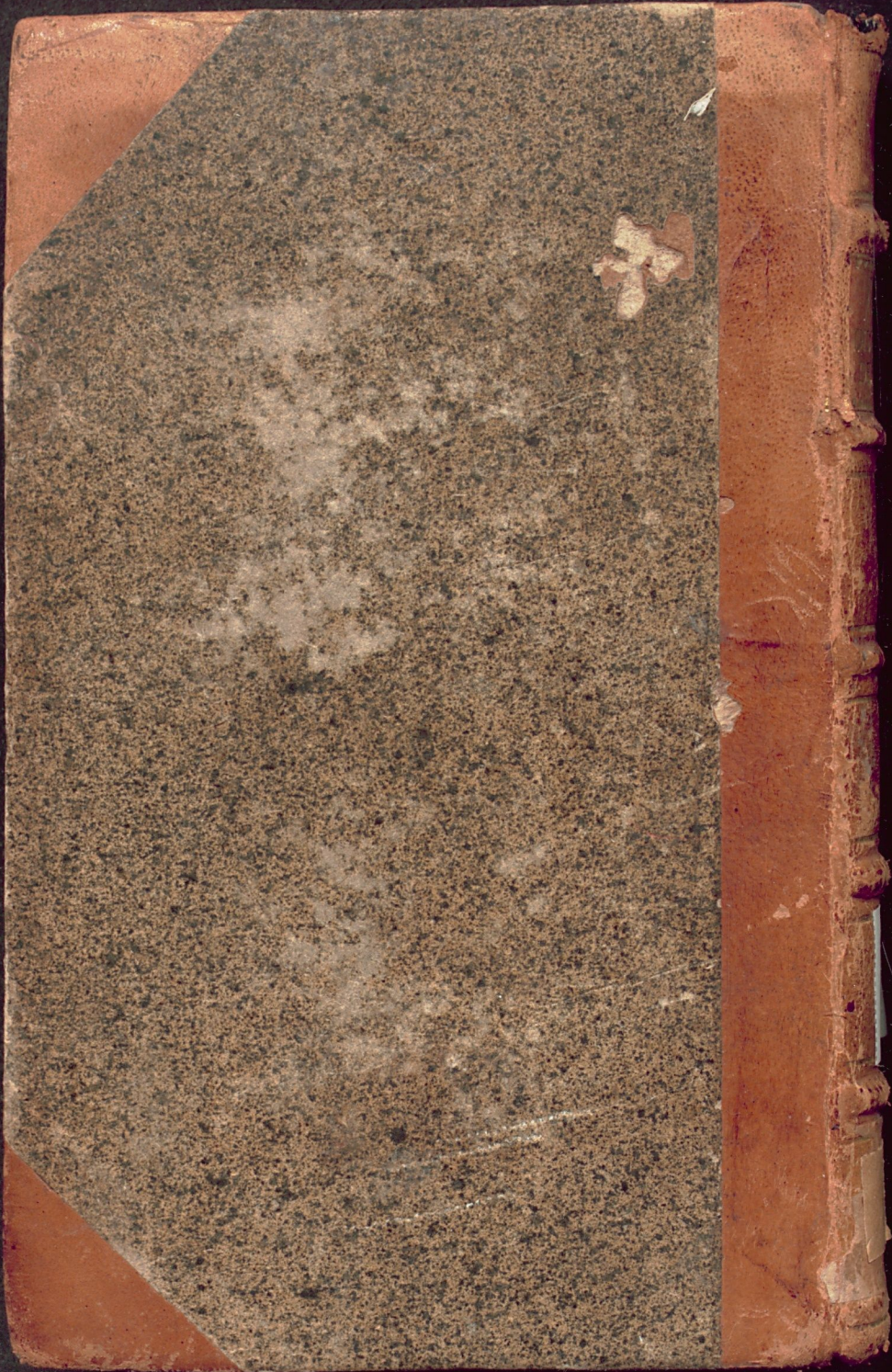
108408

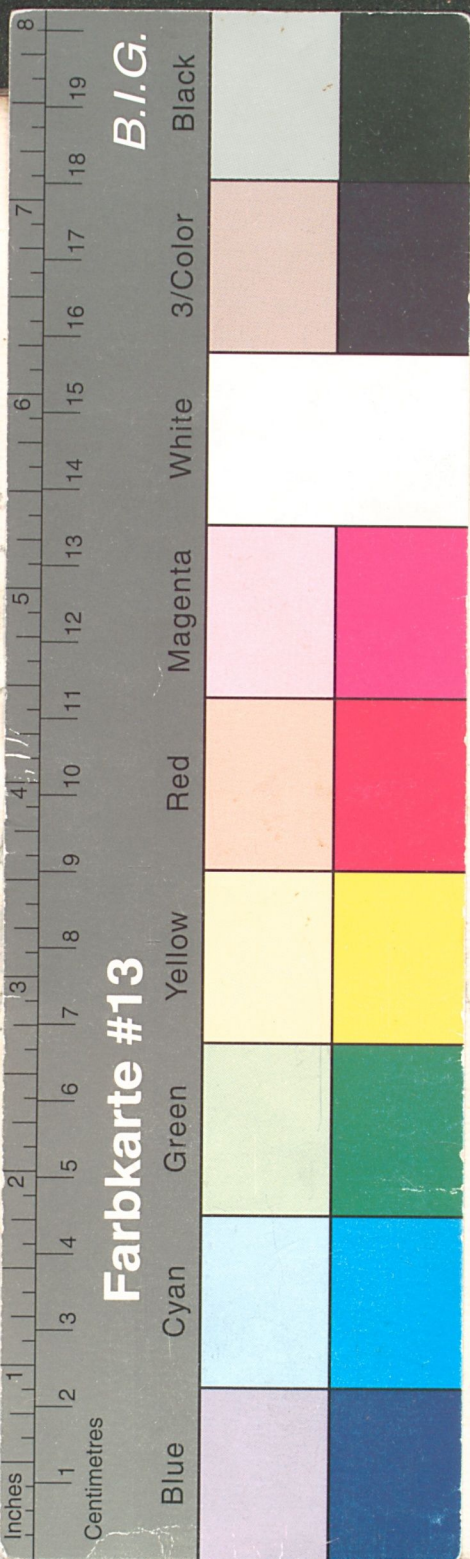
5

X 2599292

De 3900 h







Procope-Conteaux, Michel Colletti:
Guyot de Marville, Michel:

LE ROMAN ³

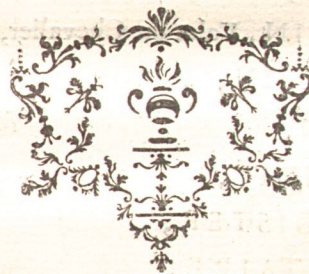
COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN VERS.

Par M^{rs} P. C. & G. de Merville,

Représentée par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M. DCC. XLVI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

Amplifié de la

*Manuscrit par H. Houchard
de la Motte*